

Collection POLICE

1^F

LAURETTE JACQUES

FRANCIS

LES **MAINS BLANCHES**



J. FERENCZI & FILS
ÉDITEURS
PARIS

PHOTO STUDIO PIAZ



Francis-les-Mains-Blanches

Roman policier inédit

par LAURETTE JACQUES

CHAPITRE PREMIER

UN PICK-POCKET

Les derniers applaudissements crépitaient dans la salle où les lumières venaient de se rallumer. Les gens se levaient, quittaient leurs places dans un brouhaha joyeux, au milieu des exclamations, des interpellations, des rires discrets.

— Délicieuse soirée ! Toscanini s'est littéralement surpassé. Jamais on n'a aussi bien conduit les Noces...

— Tout à fait de votre avis, chère... Et quelle salle, quelles toilettes, quels uniformes ! Tout-Paris était là, et tout Londres, tout New-York...

— Vous ne croyez pas si bien dire. Ainsi, cette jolie fille brune en robe de lamé argent... là, au troisième rang de l'orchestre, qui se dirige vers la sortie...

— Oui, je vois. Très élégante, peut-être un peu excentrique, et peut-être trop de bijoux, n'est-ce pas ?

— C'est aussi mon impression. Savez-vous qui elle est ?

La dame qui savait était si pressée d'étaler son savoir qu'elle n'attendit pas la réponse de la dame qui ne savait pas encore. Elle reprit précipitamment :

— C'est miss Harriet Ferguson, la fille du roi de la

Sont réservés tous droits de traduction, d'adaptation, de mise au théâtre et au cinématographe.

P. n° 360

Tomate en conserve. Parfaitement ! Son père a gagné je ne sais combien de milliers de dollars en mettant des tomates dans des boîtes en fer blanc, et aujourd'hui, miss Ferguson fait son entrée dans le monde avec une robe qui vaut trois mille francs et des bijoux pour une somme astronomique. Amusant, n'est-ce pas, chère ?

— Très amusant, fit l'autre dame, le face à main braqué sur l'héritière, cependant qu'une lueur d'envie passait dans ses yeux.

— Des milliers de dollars, c'est beau... ajouta-t-elle comme pour elle même.

Et c'était vrai, miss Harriet Ferguson valait des milliers de dollars, elle le savait et tous ceux qui l'approchaient le savaient également. De plus, elle était fort jolie avec son corps mince, élancé, ses cheveux d'un noir profond, velouté, ses yeux gris ou bleus selon l'heure et la lumière.

Pour le moment, elle participait à l'enthousiasme général. Elle avait mal aux mains à force d'avoir applaudi l'illustre maestro qu'elle avait eu la joie de contempler de tout près. Elle s'adressait aux deux personnes qui l'accompagnaient, avec une gaité enfantine :

— Je suis sûre qu'il m'a regardée, qu'il m'a remarquée ! Il m'a souri... Oh ! quelle ville merveilleuse que votre Paris, quel bonheur d'y vivre ! Dites, mademoiselle, n'êtes-vous pas de mon avis ?

Souriant avec condescendance, Mademoiselle poussa légèrement la jeune fille vers le couloir.

— Mais oui, ma chère enfant, mais oui... Parlez moins haut, pour l'amour du ciel, on vous remarque un peu trop.

Miss Harriet prit une mine confuse.

— Oh ! je dois paraître si sotte... Je voudrais tant être déjà une vraie parisienne et je suis si maladroite. Vous devez avoir honte de moi, monsieur Marchand ? Vous ne vous moquez pas de moi ?

L'interpellé protesta avec véhémence.

— Moi, me moquer de vous ? Vous êtes cruelle, miss Harriett. Vous savez bien que je suis incapable de

porter un jugement défavorable sur ce que vous faites, ce que vous dites.

— Bien sûr, fit Mlle Elise, mon frère vous admire aveuglément. Et pourrait-il en être autrement, chère petite ?

La jeune Américaine battit des paupières. Elle était ravie. Elle adorait les compliments, ne pouvait se passer d'encens. Nouvellement débarquée en France, elle était assez intimidée devant les Parisiens, craignait de paraître ridicule à leurs yeux.

Son institutrice, Mlle Elise et le frère de celle-ci, Charles Marchand, lui en imposaient, c'était incontestable. Ils étaient tellement distingués, tellement sûrs d'eux ! Ils étaient au courant de tout ce qui se passe dans le monde, ils avaient des lumières sur tout.

Mlle Elise avait une quarantaine d'années, elle était grande, forte, plutôt hommasse. Elle n'était aucunement coquette, s'habillant sévèrement de stricts costumes noirs ou gris. Son frère était son cadet de quelques années. Il était extrêmement élégant et soigné de sa personne, parlait d'une voix chaude et persuasive et produisait une forte impression quand il voulait s'en donner la peine.

Il remonta sur les épaules de miss Harriett le manteau d'hermine qui en avait glissé.

— Il ne faut pas prendre froid, chère miss Harriett, dit-il d'une voix caressante. La nuit est fraîche.

Ils étaient sortis du théâtre des Champs-Élysées et stationnaient sur le perron, attendant la voiture de la jeune fille. Miss Harriett fit un pas sur le trottoir, heureuse de respirer l'air frais de l'avenue Montaigne.

Un passant la heurta soudain, grommela quelques mots indistincts contre les maladroits qui ne savent où ils vont, puis s'exclama, l'ayant regardée :

— Oh ! pardon, princesse, de la liberté grande...

Miss Harriett le regarda avec colère. Non seulement ce butor la bousculait, mais il se moquait d'elle par surcroît !

Mais qu'y avait-il à attendre de ce jeune voyou en

casquette qui détonnait singulièrement au milieu de ces gens en habit, haut de forme, toilettes de soirées... Quelque ouvrier de portières, probablement. Il la regardait fixement, un sourire ironique aux lèvres.

— Mince de luxe, grasseya-t-il, des diams comme des bouchons de carafe, des perles et tout le tremblement...

Mais déjà, Mlle Elise et son frère s'avançaient précipitamment. L'institutrice se plaça devant son élève et Charles, d'une bourrade, repoussa le jeune insolent.

— Au large, dit-il rudement, file, et en vitesse, mon garçon !

Charles Marchand était plus haut de la tête que l'autre, pourtant l'inconnu se redressa, serrant les poings.

— La rue est à tout le monde, dit-il, je ne vois pas pourquoi je ne resterais pas en cet endroit, si je le désire...

— Ah ! tu ne vois pas pourquoi ?

D'un coup de poing bien asséné, Charles l'envoya rouler à quelques pas. Puis, saisissant le bras de miss Harriett, il l'entraîna vivement vers la voiture qui s'était enfin approchée et immobilisée devant le trottoir.

Miss Harriett, stupéfaite, eut le temps de voir l'inconnu se relever d'un bond et courir vers l'auto, le visage convulsé de rage. La voiture démarra et s'éloigna du lieu où s'était déroulée la courte bagarre.

L'Américaine se tourna vers Charles Marchand.

— Vous avez été bien brutal, dit-elle avec reproche.

Charles se mit à rire, époussetant soigneusement le revers de son habit.

— Bah ! quelle importance ? cela servira de leçon à ce jeune voyou, une autre fois, il gardera ses distances.

— D'autant plus, renchérit Mlle Elise, restée silencieuse jusqu'alors, qu'il méditait certainement un mauvais coup. Vous ne connaissez pas Paris, ma chérie, sa dites, fait peut-être partie d'une bande organisée pour

dites, fait peut-être partie d'une bande organisée pour dépouiller les riches et naïves étrangères...

Miss Harriett fit la moue. Elle ne le pensait pas ; en tout cas, elle n'avait pas eu peur du tout. Elle le dit à ses amis qui s'extasièrent sur son courage. Elle songea qu'après ces émotions, elle devait remettre un peu de poudre sur son joli visage. Elle chercha son petit sac, ne le trouva pas...

— Mon sac ! s'exclama-t-elle, le voyez-vous, Charles ?

Elise et Charles cherchèrent vainement dans la voiture.

— Là ! triompha l'institutrice, que vous disais-je ? vous avez été volée, ma chère enfant, et si Charles ne s'était interposé, vos bijoux seraient loin, à l'heure qu'il est ! Ce vaurien a profité d'une minute de distraction de votre part pour vous subtiliser votre réticule. Que contenait-il ? de l'argent, des papiers ?

— Oui, naturellement, dit miss Harriett, boudeuse.

Il lui déplaisait d'avoir été victime d'un vulgaire pickpocket. Elle se renfonça dans son coin et n'ouvrit plus la bouche jusqu'à ce que la voiture stoppât devant la grille finement forgée de l'hôtel particulier que son père venait d'acquérir dans une petite rue paisible, proche du bois.

II

FRANCIS-LES-MAINS-BLANCHES

Avec une exclamation furieuse, le jeune homme si brutalement envoyé à terre par le poing de Charles Marchand avait vu l'auto disparaître dans la nuit.

Il écumait, ses yeux luisaient sauvagement.

— Brute ! sauvage, je te revaudrai ça, gronda-t-il entre ses dents.

Heureusement pour son amour-propre, les gens n'avaient guère prêté attention à cet incident. Il faisait froid, tous étaient pressés de regagner leur logis.

— Ça t'apprendra à te mêler au grand monde, dit encore, avant de reprendre le chemin de la plus proche station de métro, celui qui avait eu l'audace de regarder de trop près miss Harriett Ferguson.

Son attention fut attiré par un petit objet qui brillait sur l'asphalte. Il se baissa, ramassa une précieuse petite pochette de lamé ornée d'initiales en brillants.

— Tiens, tiens...

Après avoir inspecté les environs d'un coup d'œil prudent, il empocha sa découverte. Puis il s'en fut, sifflotant une java. Il eut le dernier métro, par chance. Un peu plus tard, il débouchait sur la place Pigalle, se dirigeait vers le sombre et malodorant passage Elysée des Beaux-Arts. C'est là qu'il demeurait, au fond de la cour de la plus misérable maison. Deux petites pièces et une cuisine minuscule composaient son logement.

Il entra chez lui sans bruit, afin de ne pas réveiller sa mère qui dormait dans la seconde pièce. Mais elle avait le sommeil léger, l'oreille fine. Elle parut dans l'embrasure de la porte, enveloppée dans un peignoir de flanelle déchirée.

— C'est toi, Pierre ? dit-elle d'une voix qui résonnait étrangement dans le silence de la nuit.

— Non, ce n'est pas Pierre, dit-il en embrassant sa mère sur le front. C'est Francis...

Une immense déception se peignit sur les traits de la mère.

— Ton père n'est pas encore revenu, dit-elle plus bas. Je suis inquiète... Il est tard, n'est-ce pas ?

— Va te coucher, maman, dit-il sans répondre à sa question. Dors bien, ne te tourmente pas.

Les yeux vagues, elle marmotta :

— Pas encore revenu... pas encore revenu...

Avec une douceur qui surprenait, de la part de ce jeune garçon affranchi, il la poussa vers sa chambre, l'aïda à s'étendre sur son lit.

— Ton père ? dit-elle encore faiblement, le regardant interrogativement.

— Il sera là demain, à ton réveil, tu verras, affirma-t-il. Il a été retenu par ses affaires, rien d'étonnant à cela. Dors maintenant, ou je lui dirai que tu n'es pas raisonnable !

Cette menace puérile sembla faire de l'effet sur la femme. Elle ferma les yeux et Francis se retira chez lui, dans sa chambre. Il s'assit sur son lit-cage, sortit de sa poche le sac de lamé argent, en retira divers objets.

— Un porte-cigarettes en or, un briquet en or avec des initiales en brillants, mazette ! elle ne se refuse rien, cette jolie personne. H. F... Mademoiselle H. F... est étourdie à l'extrême... perdre d'aussi jolies choses... Un poudrier, un bâton de rouge, une petite bourse avec quelques billets de cent francs. Bon, cela. Et une carte d'identité... Voyons, oui, la photo est ressemblante. Miss Harriett Ferguson, âgée de vingt ans, née à Philadelphie, U. S. A...

— Fais voir, oh ! fais voir... C'est pour moi ? c'est un cadeau de Pierre ?

Francis poussa une exclamation de dépit. La porte s'était ouverte sans qu'il l'eût entendue et sa mère se penchait sur les trésors étalés sur la courtépointe en loques.

Ses yeux, éteints à l'ordinaire, luisaient de cupidité et de plaisir. Elle étendait ses mains maigres qui tremblaient un peu.

— Donne... donne...

— M'man, dit-il impérieusement, ce n'est pas pour toi... ce n'est pas à nous. Je l'ai trouvé dans la rue... Tu comprends ? je l'ai trouvé, ramassé...

— Ce n'est pas vrai, dit-elle, c'est ton père qui l'a acheté pour moi et tu ne veux pas me le donner. Oh ! tu es méchant, méchant...

Elle le repoussa et saisit quelques petits objets. Francis renonça pour le moment à lui faire entendre raison. Il était las. Que lui importait, après tout ? La pauvre folle pouvait s'amuser avec ces joujoux, miss Harriett

Ferguson avait les moyens de s'en procurer d'autres plus beaux encore.

Il sommeillait, tandis que sa mère s'amusait comme une enfant à manier les objets précieux.

Il ouvrit les yeux quand il l'entendit murmurer :

— Il n'a pas beaucoup changé... Ses cheveux sont devenus blancs, c'est drôle. Et il a un beau costume, une belle cravate...

Elle avait ouvert un petit porte-cartes de maroquin et examinait une photographie d'homme.

— De qui parles-tu, maman ?

— De lui. L'ami de ton père, son meilleur ami. Il sera content, tout à l'heure, quand il rentrera. Il l'aime tant ! Ah ! ce sont deux vrais amis, on peut le dire.

Par-dessus l'épaule de sa mère, Francis regarda. Il vit les traits d'un homme d'un cinquantaine d'années qui présentait une vague ressemblance avec la jolie Américaine de l'avenue Montaigne. Son père, certainement.

Mais comme la mère de Francis ramenait tout à sa folie, elle reprenait, de sa voix curieusement sans timbre :

— Il y avait bien longtemps que je ne l'avais vu... Combien de temps, dis, Francis ?

Il haussa les épaules.

— Est-ce que je sais ?

Sa mère comptait-elle en jours, en semaines, en années ? Elle effectuait des calculs trop compliqués pour sa pauvre tête, sans quitter le portrait des yeux.

— La dernière fois que je l'ai vu, il avait des cheveux roux, comment se fait-il qu'il soit tout blanc ? est-ce qu'on peut blanchir si vite, Francis ? Sous le coup d'une terrible émotion... Moi-même...

Elle toucha les mèches défaits de sa chevelure blanche qui tombaient sur son visage flétri, sur ses yeux. Elle parut les voir pour la première fois, une expression affolée se peignit sur son visage.

— Moi-même... je suis toute blanche, Francis, est-ce possible ? mais je suis jeune, j'étais toute jeune quand

son père est parti... que dira-t-il en me retrouvant vieille ? je ne suis pas vieille...

Elle se cacha les yeux dans les mains, lâchant les jolis bibelots de l'Américaine. Son fils la prit dans ses bras, l'embrassa, lui dit les mots qu'il fallait pour apaiser cette douleur nouvelle. Elle était épuisée, à présent. Il la recoucha, la borda dans son lit et ne quitta sa chambre que lorsqu'elle se fût endormie.

Songeur, il ramassa et rangea les objets épars. Tout ce luxe raffiné formait un contraste éclatant avec la misère qui régnait dans le logement du passage Elysée des Beaux-Arts.

Francis s'en apercevait-il ? Il avait toujours vécu dans une gêne voisine du dénuement le plus extrême. Tout enfant, il avait dû apprendre à gagner son morceau de pain, à « se débrouiller ». Sa mère, de santé délicate, s'était exténuée sur des travaux de couture qui assuraient tout juste de quoi la faire vivre, elle et son enfant.

Les épreuves qui s'étaient abattues sur elle avaient fini par la briser. Elle s'était alitée, en proie à une fièvre intense qui avait duré des jours et des jours. Quand elle s'était relevée, quand elle avait pu se tenir debout, elle n'était plus qu'une ombre, et sa raison avait sombré.

Francis avait alors une douzaine d'années. Il avait quitté l'école, son certificat d'études en poche pour tout bagage. Il avait peu de goût pour les travaux manuels, il aurait voulu être un « monsieur instruit », avocat, un docteur, un ingénieur...

Des fréquentations douteuses avaient eu raison de ses scrupules, de son honnêteté native. En grandissant, il avait pris une allure souple et hardie, un voile de cynisme s'était étendu sur ses traits. Il était maintenant connu aux alentours de la place Pigalle et de la place Blanche sous le sobriquet de Francis-les-mains-blanches.

Son gagne-pain officiel était l'accordéon dont il jouait assez habilement dans les musettes du quartier. Il

avait vingt-trois ans, il était fort joli garçon et ses yeux noirs exerçaient des ravages sur les cœurs sensibles des demoiselles du quartier.

Mais son cœur à lui était froid et fermé, il n'aimait qu'une personne au monde, sa mère, la pauvre folle.

Il n'avait pas connu son père. Le drame qui avait brisé la vie de ses parents s'étaient déroulé avant même la naissance de Francis. Lorsque l'enfant était venu au monde, sa mère avait pleuré amèrement, son père s'était mordu les poings en songeant au fils qu'il ne verrait jamais... à moins d'un miracle.

Le miracle ne s'était pas produit et Pierre Rodier était mort sans avoir jamais embrassé son enfant.

Cela, la mère de Francis ne voulait pas l'admettre. Son mari n'était pas mort, pour elle; aurait-elle vécu si son Pierre n'était plus sur cette terre ? Elle attendait son retour, parlant de lui comme s'il allait apparaître d'une minute à l'autre, mettant son couvert sur la petite table, préparant ses mets préférés.

Francis était habitué à cette mise en scène macabre, il avait grandi dans cette atmosphère et il la laissait faire.

Mais l'on conçoit que cette existence avait pu quelque peu agir sur son cerveau et sa volonté...

III

JAMES FERGUSON ET SA FAMILLE

James Ferguson était un personnage fort important. Agé d'une cinquantaine d'années à peine, il était à la tête d'une fortune considérable, gagnée aux Etats-Unis en quelques années d'un labeur acharné.

Arrivé depuis peu en France, il était résolu à s'y fixer définitivement, pour la plus grande joie de sa fille chérie, Harriett, qui adorait Paris.

Il avait acheté un ravissant hôtel de style très pur, l'avait meublé et décoré selon les directives d'un anti-

quaire fameux. Lui-même avait peu de goût pour ces antiquailles, mais sa fille était ravie, cela suffisait.

Harriett était ce qu'il possédait de plus beau, de plus précieux. Elle seule savait le faire sourire, car M. James Ferguson était un homme sombre et préoccupé pour qui aucun plaisir n'existait, hormis celui d'admirer son enfant, de la savoir heureuse et enviée.

Il avait perdu sa femme, la mère d'Harriett, quelques années auparavant et n'en avait pas éprouvé un chagrin démesuré, ne s'étant pas beaucoup attaché à cette créature effacée qui ne le comprenait pas.

Il s'était remarié, voulant donner une seconde maman à la fillette. Sa seconde union n'avait pas été beaucoup plus heureuse que la première. Mabel Ferguson avait d'autres soucis en tête que celui de veiller sur une enfant, de se pencher sur son petit lit, James Ferguson ne tarda pas à le comprendre. Mais il était trop tard, il était lié et Mabel n'était pas disposé à se séparer d'un mari qui avait le pouvoir de transformer tout ce qu'il touchait en dollars, en bons et solides dollars.

Mabel était aussi heureuse que sa belle-fille de leur installation à Paris. Vivre à proximité de la rue de la Paix, de l'avenue de l'Opéra, n'était-ce pas le rêve ?

A quarante ans, elle était une très jolie femme, blonde, fraîche, grâce aux Instituts de Beauté qu'elle fréquentait assidûment. Elle jouissait d'une liberté presque entière, son mari se souciant fort peu de ses faits et gestes. La jolie Mabel ne se faisait pas faute d'en profiter, au grand scandale de la sévère Mlle Elise, qui, elle, avait des principes et les étalait à l'occasion.

L'heure du breakfast réunit tous les hôtes de l'hôtel particulier autour de la table de la salle à manger.

James Ferguson parut le premier, s'assit et déploya les journaux. Mlle Elise et Harriett entrèrent de compagnie, bavardant avec animation. Mabel parut, dans un envollement de voiles roses et de dentelle qu'elle jugeait indispensable à sa beauté.

Carlo Mariani la suivait, maussade comme à l'ordinaire. Ce beau garçon impeccablement vêtu était le

secrétaire particulier de Mme James Ferguson. A ce titre, il l'avait accompagnée en Europe, Mabel ne pouvant se passer de ses services. Au vrai, il faisait ses courses, retenait pour elle des rendez-vous avec son coiffeur ou son dentiste, et lui tenait lieu de chevalier servant, spécialement dans les dancings et les cabarets que hantait la belle Américaine.

Harriett détestait ce garçon, mais comme son père supportait sa présence, elle faisait de son mieux pour dissimuler l'aversion qu'il lui inspirait.

M. James Ferguson leva les yeux de son journal, embrassa sa fille.

— Bien amusée, hier, chérie ?

Il parlait un français impeccable, avec seulement une pointe d'accent.

— Oh ! oui, père, j'ai passé une soirée délicieuse, Toscanini n'avait jamais été aussi admirable, n'est-ce pas, mademoiselle Elise ?

L'institutrice sourit discrètement.

— Et pour finir, dit-elle de sa voix mesurée, nous avons été gratifiés d'un petit intermède bien parisien...

Miss Harriett se rembrunit, mais Elise poursuivit, comme on la regardait interrogativement :

— Sans l'esprit de décision de mon frère, miss Harriett était victime d'une escarpe.

Mabel poussa des petits cris effrayés, quand l'institutrice eut conté l'incident en l'amplifiant quelque peu, puis elle se tourna vers Carlo Mariani qui buvait son café :

— Oh ! Carlo, comme ce serait amusant si pareille aventure nous arrivait ! Vous assommeriez le bandit, je suis sûre ! Il faudra que nous allions dans un de ces endroits dangereux, pour voir...

Le beau secrétaire fit la grimace, ne tenant pas à exposer sa précieuse personne. Il jugeait malsaine la curiosité de sa patronne et n'était nullement disposé à l'encourager.

Mlle Elise s'étendait sur le courage de son frère qui n'avait pas hésité à abattre l'homme qui en voulait

peut-être à la vie de miss Harriett... M. James Ferguson sortit du mutisme qu'il observait habituellement pour gronder tendrement sa fille, si follement imprudente.

Agacée, la jeune fille l'interrompt :

— Je vous assure que vous êtes tous dans l'erreur, je ne courais aucun danger !

Sans tenir compte de son interruption, James Ferguson s'adressa à Mlle Elise.

— Je veux moi-même remercier votre frère, désormais, il vous accompagnera dans toutes vos sorties. Paris a réellement changé depuis... depuis... Il n'acheva pas sa phrase, mais personne n'y prit garde. Mlle Elise rayonnait, malgré l'emprise qu'elle avait toujours sur elle-même. Elle avait réussi à faire de son frère un héros, elle n'avait pas mal travaillé ! Elle avait su tirer tout le profit possible de ce mince épisode...

Elle était contente d'elle, Charles serait content aussi.

Le maître d'hôtel entra, s'approcha de miss Harriett et lui tendit un petit paquet enveloppé dans un journal.

— Qu'est-ce que c'est, Peggins ?

— Un paquet pour vous, miss Harriett. Un petit garçon vient de me le remettre en me demandant de vous le porter immédiatement.

La jeune fille saisit le paquet du bout des doigts. Le papier était chiffonné, un peu déchiré. Quelque chose brillait à l'intérieur. Elle déchira le journal et s'exclama :

— Mon sac... et il ne manque rien, voyez... Ma bourse est là, et le poudrier que tu m'as offert pour mon anniversaire, dad... Mais alors j'avais raison, ce n'était pas un bandit que votre frère a abattu... Où est le porteur, Peggins ?

— Il est parti, miss, sans même attendre un pour-boire. C'était une sorte de petit loqueteux...

Peggins avait un air suprêmement dédaigneux. Mlle Elise, très mortifiée, reprit ses esprits :

— C'est peut-être plus dangereux encore... Qui sait si nous n'avons pas affaire à une bande ? Sous prétexte

de vous renvoyer votre sac, un émissaire vient sur les lieux, se rend compte de la disposition de l'hôtel... Je crois qu'il faut redoubler de précaution, cher monsieur Ferguson...



Le petit loqueteux qui avait produit une si déplorable impression sur le digne Peggins n'était autre que le fils de la concierge de Francis-les-mains-blanches. Il s'était bien tiré de la mission de confiance dont le jeune homme l'avait chargé, il était surtout fier d'avoir résisté à la tentation du pourboire. Il rejoignit Francis au bar Mimosa, où l'accordéoniste avait ses habitudes. Francis jouait sa consommation au poker dice avec un partenaire d'occasion.

— Eh ! M'sieur Francis, vous connaissez des gens de la haute, vous ! La plus bath maison de la rue Greuze, ça n'a rien à voir avec la baraque de la mère Pinçard !

— Tu as remis le paquet ? demanda Francis en jetant les dés ; trois rois du premier coup, pas mal, hein, Loulou ?

— Oui, m'sieur Francis, à un larbin qui m'a zyeuté, je ne vous dis que ça. On aurait dit qu'il n'avait jamais vu quelqu'un dans mon genre. Surtout quand j'ai dit que je ne voulais pas d'argent.

Et le petit se redressa, bomba le torse, satisfait d'avoir étonné un homme aussi imposant.

Francis tendit au gosse une pièce de cinq francs.

— Tiens, mon petit.

— Merci, m'sieur ! vous êtes chic, surtout que vous m'avez déjà donné deux tickets de métro... Au revoir, m'sieur !

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? demanda le partenaire de Francis en amenant d'un coup habile trois dames et deux as.

— Une petite Américaine, une certaine Harriett Ferguson qui avait perdu son sac. Je l'ai ramassé et lui ai renvoyé, c'est tout. Quatre valets...

L'autre parut surpris.

— Harriett Ferguson ? ça, c'est rigolo, par exemple !

— Pourquoi ?

— Tu ne sais pas comment je m'appelle, moi qui te parle ?

— Tu t'appelles Loulou, mon vieux.

Le jeune homme ricana, découvrant ses dents jaunies par le tabac.

— Loulou pour les dames et les copains. Mon vrai nom, c'est Louis-James Ferguson. Tu le savais pas ?

— Ma foi, non. Et puis quand même... qu'est-ce que ça prouve ?

Francis dévisagea son interlocuteur. Un camarade de rencontre, ce Loulou, un peu plus âgé que lui et traînant la même existence. Il se dandinait sottement devant le bar, les mains enfoncées dans les poches de son pardessus mastic.

— Oui, Louis-James Ferguson, reprit-il, un nom de richard... Et ça ne m'empêche pas de tirer le diable par la queue, tout comme un autre ! Et ton Ferguson loge rue Greuze ?

— Ce n'est pas mon Ferguson, dit dédaigneusement Francis, je ne l'ai jamais vu et ne tiens pas à le voir. Je te répète que je ne connais pas ces gens-là... Et puis, en voilà assez sur ce sujet, ils ne sont pas si intéressants. On fait une belote ?

Mais Loulou se recusa : il avait rendez-vous avec un ami, du côté des Ternes. Il devait même se hâter s'il voulait le trouver. Il se leva et sortit hâtivement du petit bar, laissant Francis à son désœuvrement et à son ennui.

Le dénommé Loulou avait de la suite dans les idées. Personne ne l'attendait aux Ternes ; après avoir consulté un plan de Paris, il se rendit à la station de métro Trocadéro. La rue Greuze était toute proche, et courte, par chance.

Le petit messenger de Francis-les-mains-blanches avait dit : « La plus bath maison de la rue Greuze. » Loulou la repéra vite, c'était sans aucun doute cette jolie construction à la mode d'autrefois, avec ses gril-

les et ses balcons. Il écrivit quelques mots à la hâte sur une enveloppe et sonna à la porte de service.

— Monsieur Jack Ferguson, demanda-t-il, c'est ici ?

Le domestique le toisa en répondant avec un mépris non dissimulé :

— Ici, c'est M. James Ferguson, je suppose que vous vous trompez d'adresse ?

— Vous avez mis dans le mille, mon vieux. J'ai une lettre pour M. Jack Ferguson et vous pensez bien que je ne la remettrais pas à un M. James Ferguson ! ça ferait du joli ! Et il est de New-York, votre patron ?

Mais l'autre referma la porte en grommelant :

— Si on vous le demande... En voilà un drôle de monde qui sonne aux portes, ce matin ! On n'arrête pas d'ouvrir à des je ne sais qui !

Loulou réfléchissait en s'éloignant. James Ferguson, c'était bien cela... Comment aurait-il pu l'ignorer puisque c'était son propre nom ? Certes, il y avait aux Etats-Unis des centaines de Ferguson, des milliers de James... Mais des James Ferguson, justement ? Il se retourna, regarda longuement la façade de pierre et sifflota avec admiration.

— Il ne doit pas s'embêter, ce James Ferguson... Et si pourtant c'était lui ? J'ai envie d'aller voir le paternel, dans son château de Montreuil-sous-Bois...

L'autobus stoppa devant l'asile de vieillards où le père de Loulou-James Ferguson achevait une vie qui n'avait pas toujours été exemplaire. Il fut très sensible au paquet de tabac que son fils lui offrit, tout en l'entraînant vers un banc du jardin désert pour le moment.

Il entra dans le vif du sujet sans vains préambules.

— Dis donc, papa, rappelle tes souvenirs, et écoute-moi bien.

— Quoi ? qu'est-ce que tu veux savoir ? Parle plus fort, je ne t'entends guère... Et puis, t'aurais pas un paquet de cigarettes en trop, des fois ? Le tabac, c'est bon, mais les cigarettes, c'est bon aussi, et ça me changerait

Loulou s'exécuta et posa la question qui valait au vieux Ferguson ces gâteries inattendues.

— Ton frère, dis, papa, qu'est-il devenu ?

Le vieux parut ne pas comprendre. Il fixa son fils d'un air hébété. Loulou s'impatienta, il saisit Ferguson par le revers de son costume bleu de grosse bure.

— Ton frère James, quoi, je parle français, pourtant ? Tu avais un frère, dans le temps, tu n'es pas complètement ramolli, j'espère ? Réfléchis et réponds-moi, tu auras encore du tabac pour ta pipe, et un demi-litre de rhum si tu es raisonnable.

Cette offre fit luire les yeux du vieillard.

— T'es un bon fils, dit-il, je l'ai toujours dit, attends, je vais me rappeler. Oui, James... L'était bien plus jeune que moi, l'avait vingt ans de moins que moi, à peu près. C'est même ton parrain, hé, fiston ? Si tu l'avais vu à ton baptême, ce qu'il nous a fait rire... Il avait un chapeau en papier sur la tête et...

Loulou coupa le cours de ces bavardages séniles.

— Il ne s'agit pas de ça, tu dérailles, papa. Vous êtes nés en Angleterre, toi et James ?

— Oui, à Liverpool. On est venus en France chercher fortune, on ne l'a pas trouvée, comme tu vois, puisque me voici à l'hospice pour y finir mes vieux jours.

Il se mit à larmoyer, mais Loulou ne se laissa pas attendrir.

— Et un beau jour, James est parti pour l'Amérique ? pourquoi donc ?

— Tiens, parbleu, il s'était mouillé ici, tu me comprends, fiston ? Une sale affaire de vol avec effraction dans une villa de banlieue, ses complices étaient sous les verrous, il a préféré prendre le large. Mais pourquoi que tu me demandes tout ça ?

— Pour rien, t'occupe pas, p'pa, dit Loulou, se frottant les mains.

— Tu as l'air content, j'aurai mon rhum et mon tabac ?

— Et comment ! Si ce que j'ai dans la tête réussit, tu ne manqueras plus jamais de cigarette, mon vieux dab !

IV

UN CRIME OUBLIÉ

Loulou fit une entrée sensationnelle au bar Mimosa. Il était vêtu de neuf des pieds à la tête. Son complet beige, sa cravate grenat et ses souliers incrustés de crocodile étaient d'une telle élégance que ses amis s'exclamèrent

— Pas possible, Loulou, t'as gagné le gros lot ? ou t'as fait un héritage ?

— Un héritage, ricana-t-il, vous ne croyez pas si bien dire. Et je paie une tournée générale... C'est moi qui régale, aujourd'hui !

Son offre généreuse eut le succès que l'on devine auprès des habitués du Mimosa. Les pastis emplirent les verres des mauvais garçons et de leurs compagnes.

— A la tienne, Francis-les-mains-blanches ! cria Loulou, levant son verre, ne te gêne pas, commande ce que tu voudras, je te dois bien ça !

Il entr'ouvrit un portefeuille où des billets bleus étaient serrés. Francis s'ébahit

— A moi ? que veux-tu dire, Loulou ?

Ils étaient assis à la même table ; Loulou était un peu ivre, ayant arrosé son succès dans de nombreux bars, depuis le matin. Il frappa sur l'épaule de Francis.

— Eh ! oui... sans toi, je n'aurais pas retrouvé mon bon, mon cher oncle James ! Figure-toi que le millionnaire de la rue Greuze est mon parrain... Hein, ça t'asseoit ? il y a de quoi, entre nous...

Il expliqua, volubile, surexcité :

— J'ai été le trouver ce matin, je suis tombé dans ses bras... Il m'a dit : « Mon cher neveu, considère

cette maison comme tienne, et prends pour commencer ces quelques billets de mille... » Ah ! il a été chic, mon parrain James...

Loulou enjolivait la réalité : James Ferguson n'avait pas accueilli celui qui se présentait son neveu de cette façon. Il avait écouté son exposé avec sang-froid, examiné les papiers du jeune homme en silence. Puis il lui avait tendu l'argent que l'autre attendait. Et il l'avait prié, pour finir, d'être discret et de ne pas l'importuner avec ses démonstrations d'affection.

N'importe ! un avenir éblouissant s'ouvrait devant Loulou qui n'avait plus qu'à se laisser vivre, son bon oncle se chargeant de l'entretenir.

Francis écoutait sans mot dire, cependant que l'autre exultait :

— On peut dire que j'ai de la chance ! Parce que tu ramasses le sac d'une petite gosse américaine, je retrouve un oncle disparu depuis des années sans laisser d'adresse... et pour cause. Et non seulement il est plein aux as, mais je connais le moyen de lui faire sortir son carnet de chèques...

— Quel moyen ?

— Sois pas trop curieux, mon petit Francis, ça te jouerait un mauvais tour. Suffit, pour l'heure. Encore un pernod ?

Francis le remercia et s'en fut. Il était profondément déçu de penser que la jolie Américaine était la cousine de Loulou. Il avait beaucoup pensé à elle, elle lui semblait un peu une princesse de légende... Et la princesse n'était plus qu'une proche parente de ce prosaïque et vulgaire Loulou Ferguson !

Il acheta deux tranches de jambon, des oranges, un pain de fantaisie et monta chez lui. Sa mère courut vers lui :

— Tu as vu, Henri ? Tu vois, j'ai une bonne mémoire, dit-elle joyeusement, je me souviens de son nom !

— Henri ? répéta Francis tout en disposant sur la table assiettes et verres.

— Oui, Henri Boisseau. Ah ! cela me ferait plaisir de le revoir, ce brave garçon. Ton père aussi serait content. Il l'aimait beaucoup bien que... bien que...

Elle se frotta le front à plusieurs reprises, cherchant désespérément à rappeler un souvenir qui la fuyait.

— Il y avait quelque chose, murmura-t-elle, mais quoi ? A présent, je crois que ton père haïssait Henri Boisseau. Si je pouvais savoir pourquoi... Il faudra le lui demander, tout à l'heure, quand il reviendra du bureau.

— C'est cela, maman, on lui demandera, fit placidement Francis, habitué aux manies de sa mère. Mange donc, maman...

Elle fit non de la tête. Ç'avait été un terrible effort pour elle de retrouver ce nom enfoui dans sa mémoire enténébrée. Elle en était encore toute excitée. Elle repoussa son assiette.

— Il voulait m'épouser, marmonnait-elle, il m'aimait... J'étais belle alors, mais c'est Pierre que j'aimais, que je voulais. Il était si charmant ! il l'est toujours, je l'aime toujours, mon Pierre. Tandis que lui, Henri, il me déplaisait avec ses cheveux roux.

Elle eut un petit rire.

— Il avait une verrue à la naissance du nez, quelle horreur ! ton père et moi, pour nous amuser, nous l'appelions l'homme à la verrue. Je ne pouvais tout de même pas épouser un garçon avec une verrue sur le visage, n'est-ce pas ?

Francis mordait son sandwich, écoutant distraitement, approuvant de temps à autre. Il avait horreur du passé que sa mère évoquait à plaisir, justement. C'est qu'elle en rayait délibérément tout ce qui était par trop horrible. Francis n'avait pas ce pouvoir. Il ne pouvait, lui, oublier que son père était « l'assassin de la rue de Châteaudun », comme il avait été surnommé, qu'il avait été condamné au bagne à perpétuité et qu'il y était mort...

Le drame s'était déroulé quelques mois avant la naissance de Francis ; enfant, il avait tant entendu sa

mère le ressasser, comme pour se délivrer d'un cauchemar, qu'il en connaissait les péripéties.

Suzanne Billon était la fille d'un bijoutier qui possédait un magasin en pleine prospérité, rue de Châteaudun, non loin de Notre-Dame-de-Lorette. Elle avait vingt ans, elle était jolie, coquette, elle aimait la danse, le flirt, et s'ennuyait passablement dans la petite boutique paternelle. Elle lisait des romans et passait de longues heures le front collé contre la porte vitrée à guetter les passants, tous pressés et affairés. Son père, très sévère, la surveillait étroitement, ne lui permettant pas de sortir seule, et Suzanne soupirait, enviait le sort de ses amies qui avaient le droit d'aller au dancing et au cinéma ! Mais les plus grandes précautions n'empêchent pas les jeunes filles de faire connaissance avec les jeunes gens que redoutent les pères de famille.

Pierre Rodier passait deux fois par jour devant le magasin pour se rendre à la Faculté de Droit où il achevait ses études. Il remarqua la gracieuse blonde qui soulevait le rideau de voile de la porte, elle le remarqua aussi. Ils furent assez habiles pour se communiquer l'impression favorable qu'ils se produisaient... Très vite, ils s'aimèrent et décidèrent d'être l'un à l'autre. Restait à convaincre M. Billon... La tâche n'était pas facile car le commerçant avait des idées bien arrêtées sur le mariage. Il avait déjà fixé le destin de sa fille : elle épouserait Henri Boisseau, son principal employé. Celui-ci prendrait la succession quand son beau-père se sentirait trop fatigué et partirait pour le mieux dans le petit magasin.

Or, Suzanne s'insurgea contre la volonté paternelle ! elle refusa net de devenir Mme Henri Boisseau et prétendit même présenter à son père un petit étudiant sans sou ni maille dont elle voulait faire son époux ! M. Billon rit de sa sottise, de sa crédulité : pour lui, il était évident que l'étudiant n'en voulait qu'à la dot de Suzanne. Il tenta de raisonner la jeune fille. Qu'avait-elle à reprocher à Henri Boisseau, ce garçon

sérieux, rangé, qui l'aimait et la rendrait sans aucun doute heureuse ?

Suzanne n'avait rien de précis à lui reprocher, sinon ses cheveux roux et la verrue qu'il avait sur le visage. Et elle s'était entichée de son étudiant, la sottise, au point d'offrir à la vue des passants un visage bouffi, des yeux rouges à force d'avoir pleuré...

M. Billon ne céda pas à ce caprice de petite fille. Jamais, lui vivant, il ne donnerait sa fille à Pierre Rodier, riche seulement d'espérance et de foi en lui.

Chose étrange, Henri Boisseau qui semblait le principal intéressé à voir Suzanne obéir à son père aidait celle-ci à le berner. Il se montrait très généreux en l'occurrence. Il ne voulait pas d'elle contre son gré. Elle ne l'aimait pas d'amour, mais il espérait qu'elle lui accorderait son amitié. Suzanne l'en assura, le présenta à Pierre, son fiancé en dépit de tous. Les deux hommes se lièrent d'amitié.

Un jour, Suzanne s'enfuit. Elle était majeure, son père, au comble de la fureur, ne put rien contre elle, contre son séducteur qui, d'ailleurs, ne demandait qu'à réparer.

M. Billon reçut les sommations respectueuses exigées par la loi et Suzanne devint la femme de Pierre Rodier. Ils furent très heureux... les premiers jours. Puis des difficultés surgirent sur la route du jeune ménage. L'argent manquait. Pierre était bien licencié en droit, cela ne changeait pas grand chose à leur situation financière.

Suzanne chercha du travail, n'en trouva pas immédiatement. Depuis leur mariage, Henri Boisseau avait cessé de les voir. Jusqu'au dernier moment, aurait-on dit, il avait espéré que Suzanne se lasserait de son avocaillon sans cause...

Quand à M. Billon, il ne voulait rien entendre pour accorder son pardon à la fille désobéissante qui avait voulu faire sa vie sans lui demander son avis. Elle n'avait à s'en prendre qu'à elle-même, à présent !

Leur amour soutenait Suzanne et Pierre dans leurs

épreuves. Après tout, songeaient-ils, ils étaient jeunes, ils avaient toute la vie devant eux, ils devaient garder espoir et courage. Les mauvais jours passeraient vite.

Quelques mois s'écoulèrent ainsi, en luttés désespérées contre l'adversité, pour les jeunes époux, en tristesse et en ennui grandissant pour M. Billon. Le commerçant naguère si amène devint morose, irritable. La vue de la jeunesse lui était devenue insupportable, il renvoya sa vendeuse, puis Henri Boisseau.

Suzanne osa lui écrire pour implorer son pardon : il allait être grand-père, cette pensée ne l'attendrait-elle pas ?

M. Billon ne répondit pas à la lettre pourtant émouvante de la jeune femme. Suzanne fut très affectée par cette froideur irréductible. Elle était affaiblie par les privations qu'elle devait s'imposer, elle dut garder le lit. Son mari s'affola. Sa chère Suzanne était malade, et elle manquait de tout ce qui lui était indispensable ! Le médecin avait parlé de fortifiants, d'une nourriture abondante et saine, de repos, de calme... Et la rage montait au cerveau du jeune homme lorsqu'il songeait au stupide entêtement de M. Billon qui refusait de venir en aide au jeune ménage...

On l'entendit formuler des menaces contre l'avare bijoutier, contre ce père dénaturé. Suzanne suppliait Pierre de se taire, mais le jeune homme, hors de lui, aurait pris l'univers entier à témoin de la dureté sans exemple du cœur de M. Billon !

Il alla jusqu'à souhaiter sa mort : Suzanne n'hériterait-elle pas de la fortune du commerçant ?

Lorsqu'on découvrit M. Billon gisant sur le parquet de son arrière-boutique, le crâne fracassé, il y eut peu d'hésitations, peu de doutes. La police recueillit les ragots qui couraient dans le quartier, fit parler les concierges, les commerçants du voisinage.

Une heure à peine après que le commissaire de police eût fait les constatations d'usage dans la boutique ensanglantée, deux inspecteurs frappaient à la

porte de la modeste chambre d'hôtel occupée par Pierre Rodier.

Il était huit heures du matin. Suzanne dormait encore. Elle ouvrit les yeux, appela :

— Pierre, on a frappé, tu n'entends pas ?

Elle se réveilla tout à fait : Pierre n'était pas là. Il n'était pas rentré de la nuit. Elle passa un peignoir et ouvrit la porte, surprise à la vue de ces deux hommes qui la dévisageaient et gardaient le chapeau sur la tête.

— Vous êtes madame Rodier, née Billon ? articula l'un d'eux, entrant délibérément dans la petite pièce.

— Oui, Monsieur, mais...

— Votre mari n'est pas là ? déjà sorti ?

Elle s'insurgea, autant contre le ton cavalier de l'inconnu que contre son sang-gêne.

— De quel droit vous introduisez-vous ici ? je ne vous connais pas et...

— Sûreté générale, dit-il brièvement. Répondez-moi, maintenant ; où votre mari a-t-il passé la nuit ? Nous savons déjà beaucoup de choses, Madame, inutile de chercher à nous conter des histoires.

Les yeux de Suzanne s'ouvrirent, immenses.

— Que se passe-t-il ? murmura-t-elle, tombant sur une chaise, que me voulez-vous ?

— Votre père, M. Billon, a été victime d'une sauvage agression, expliqua l'inspecteur, sans cesser de l'observer. Vous l'ignoriez ?

Elle joignit les mains, devenant blanche comme la cire.

— Mon père... il n'est pas...

— Il est mort, dit rudement le policier. Assassiné dans son magasin.

Tout le sang de Suzanne reflua à son cœur, elle défaillit, se couvrit le visage de ses mains.

— Mon pauvre père, mon pauvre père... quelle abomination, on l'a tué...

— Et vous persistez à ne pas nous dire où se trouve votre mari pour le moment ?

A travers le chagrin qui l'étouffait, Suzanne perçut une nouvelle source d'alarmes. Elle releva la tête, regarda les deux hommes, alternativement. Ils l'épiaient comme si elle avait été coupable !

— Pourquoi me parlez-vous de mon mari ? il est sorti, c'est vrai, il avait à faire...

L'un des inspecteurs se mit à rire.

— Votre logeur nous a déjà renseignés : il a quitté l'hôtel hier soir à sept heures et il n'est pas revenu. Ses affaires le retiennent toujours aussi longtemps dehors ? Il a l'habitude de les traiter la nuit ?

Une douleur fulgurante traversa la jeune femme. Jamais Pierre n'avait passé la nuit hors de leur chambre. Où était-il, que faisait-il ? Il l'avait quittée, la veille, avec l'intention d'aller trouver M. Billon...

Un gémissement s'échappa des lèvres de Suzanne. Pierre avait vu son père... Elle l'avait prié de rester calme, respectueux, de lui exposer la triste situation dans laquelle ils se trouvaient. Mais le caractère du jeune homme était emporté, violent... Était-il possible qu'il eût commis ce crime abominable ?

— Son absence ne plaide pas en sa faveur, reprit l'inspecteur qui semblait lire à livre ouvert dans les pensées de Suzanne. Il a fui, hein, son crime commis ?

Elle sursauta, riposta farouchement :

— Il n'a pas fui, il n'a pas commis de crime ! Ce n'est qu'une atroce coïncidence, il va venir, il dira...

La porte s'ouvrit et Pierre parut. Suzanne poussa un cri, tendit les bras vers lui.

— Pierre, mon Pierre !

Pierre eut un tressaillement nerveux en apercevant les deux hommes qui s'approchaient de lui. Il n'eut pas un doute, lui, sur leur identité.

— Police ? demanda-t-il d'une voix sans timbre.

— Police, vous avez deviné, mon garçon, fit celui qui se trouvait le plus près de lui. Vous vous attendiez à notre visite, on dirait ? Alors, pas trop surpris de nous voir ?

Il posa sa main sur l'épaule du jeune homme qui, d'un geste brusque, se dégagea.

— Que me voulez-vous ? que cherchez-vous ici ? Je suis membre du Barreau et...

— Allons, pas tant d'histoires, cher maître, ironisa l'inspecteur. Répondez tranquillement à mes questions. Une enquête est ouverte au sujet du meurtre de votre beau-père, je dois vous poser quelques questions, c'est tout... pour le moment. D'où venez-vous ?

Les souliers de Pierre Rodier étaient couverts de boue, ses vêtements étaient chiffonnés. Son visage était défait. Suzanne s'en avisait avec une angoisse grandissante.

— Je... j'ai passé la nuit dehors, sur un banc, jeta-t-il avec du défi dans la voix.

Les deux policiers échangèrent un regard de triomphe. Le gibier n'était pas loin d'être acculé !

— Sur un banc ? parfait, parfait. C'est une habitude de votre mari de passer ainsi ses nuits, ou un caprice ? dit le principal inspecteur, s'adressant à Suzanne.

— Laissez ma femme ! cria Pierre, elle est malade, vous n'avez pas le droit de la mêler à cette affaire. Oui, j'ai marché presque toute la nuit, puis je me suis affalé sur un banc d'un boulevard extérieur, j'ai dormi quelques heures ainsi. Je ne voulais pas revenir chez moi, je savais ma femme souffrante, je voulais qu'elle repose paisiblement.

— Cela part d'un bon naturel, grogna l'homme. Et avant de vous promener au clair de lune, vous vous êtes rendu chez votre beau-père, vous l'avez vu, vous avez eu un entretien avec lui ? La librairie qui est établie auprès de la bijouterie de M. Billon vous a vu entrer dans le magasin, donc, inutile de nier et d'ergoter, mon garçon !

Pierre respira longuement avant de répondre. Suzanne haletait, ses mains comprimant les battements désordonnés de son cœur.

— Oui, je l'ai vu, dit-il à voix basse. Je suis entré

dans le magasin qui était vide. J'ai appelé, personne n'a répondu. Je suis alors passé dans l'arrière-boutique et j'ai vu mon beau-père étendu sur le parquet. Il était mort.

Pour le moment, les inspecteurs n'en demandaient pas davantage. Ils emmenèrent Pierre Rodier sans se soucier de ses protestations d'innocence. Sa culpabilité ne faisait aucun doute à leurs yeux. Ils n'écoutaient même pas ce qu'il leur répétait dans le taxi qui les conduisait quai des Orfèvres.

V

AU CAMÉLIA BLANC

Entendu d'abord à titre de témoin, Pierre Rodier fut promptement inculpé d'assassinat sur la personne du bijoutier de la rue de Châteaudun.

A vrai dire, il y avait plus de présomptions contre lui qu'il n'en fallait pour convaincre un juge d'instruction et des inspecteurs de police. Le prévenu n'avait-il pas publiquement, c'est-à-dire devant ses loqueurs, ses voisins, ses camarades, déblatéré contre M. Billon, le traitant de bête malfaisante dont la mort était souhaitable ?

La scène du crime était reconstituée ainsi : Pierre Rodier surprenait son beau-père dans la petite pièce, une vive discussion les opposait. M. Billon répondait négativement aux demandes d'argent du jeune homme, celui-ci, exaspéré, saisissait sur la table du bijoutier une arme improvisée, mais terrible, l'outil métallique destiné à mesurer le calibre des bagues.

Il en frappait M. Billon qui s'écroulait, le crâne fracassé. Le meurtrier ne volait rien, affolé par son crime. Il sortait de l'arrière-boutique, prenait soin de tourner le commutateur, ainsi que dans le magasin, et

débouchait tranquillement rue de Châteaudun, après avoir simplement refermé la porte derrière lui.

Par un hasard pour le moins curieux, personne ne s'avisait que le bec-de-cane était resté à la porte et ce n'est qu'au lendemain matin que la concierge de l'immeuble s'en apercevait et prévenait la police.

La version de Pierre était autre, naturellement. Il reconnaissait être venu rue de Châteaudun, mais M. Billon avait déjà été tué, prétendait-il, lorsqu'il était arrivé.

Il avait perdu la tête; au lieu d'avertir immédiatement les autorités, il s'était enfui, sottement, craignant d'être soupçonné. Sa fuite était une erreur, il s'en rendait compte et se maudissait d'avoir été aussi lâche, aussi stupide.

Ses protestations ne servirent de rien. Suzanne, du moins, le crut, ne vit jamais en lui un assassin et ce fut au malheureux une consolation et un réconfort.

Son procès en Cour d'assises fut tel qu'il l'avait redouté. Les magistrats, les jurés, furent entièrement de l'avis des policiers chargés de l'enquête.

Pierre Rodier fut condamné aux travaux forcés à perpétuité. Sa femme s'évanouit en entendant le verdict impitoyable, et Pierre, entraîné par les gendarmes, disparut du monde des vivants, des hommes libres et heureux.

Il apprit à la Guyane la naissance de son fils Francis. Il menait une vie horrible, ne s'habituant pas, ne s'acclimatant pas. Il était innocent, il avait une femme et un enfant, pourquoi l'avait-on pris dans cet engrenage, pourquoi se mourait-il sous ce soleil de plomb, parmi ces criminels endurcis que ses cris de douleur et de désespoir faisaient ricaner ?

Suzanne montrait un grand courage. Elle savait que Pierre était innocent, sa conviction était inébranlable. Un jour, la vérité se ferait jour et il reviendrait. Elle avait trouvé du travail, elle élevait son enfant. Elle n'avait pas d'amis, chacun s'étant empressé de tourner le dos à la femme de l'assassin.

Le hasard d'une livraison la fit passer devant l'immeuble où demeurait Henri Boisseau, l'ancien employé de son père. Elle était entrée, avait demandé de ses nouvelles et la concierge l'avait renseignée. Boisseau n'était plus là, il avait quitté Paris, quelques mois auparavant.

Il ne possédait qu'un mobilier de peu de valeur, il l'avait généreusement offert à ses concierges. Il n'avait pris que ses affaires personnelles. Son départ avait été si précipité que les braves gens n'en étaient pas encore revenus ! Il était appelé en province, leur avait-il dit, auprès d'un oncle mourant dont il était le légataire universel.

Il manifestait l'intention de s'établir loin de Paris, il promettait de leur écrire, mais l'oublieux ne l'avait jamais fait.

Suzanne s'intéressait assez peu à lui, au fond; elle n'en demanda pas davantage.

Les années s'écoulaient sans apporter d'adoucissement à Pierre et Suzanne. L'affaire de la rue de Châteaudun était oubliée et ils n'espéraient plus qu'on découvrirait le vrai coupable.

La malheureuse femme reçut une note brève de l'administration pénitentiaire : son mari avait succombé, il était enterré dans le petit cimetière des bagnards...

Si Francis ne s'était pas trouvé là, Suzanne aurait certainement mis fin à ses jours. Mais l'enfant avait besoin d'elle, il n'avait qu'elle pour le protéger. Elle se raidit, refréna son désespoir et vécut pour lui seul.

Mais sa résistance n'avait pas été de longue durée. Elle arriva vite à la limite de ses forces; sa raison sombra et ce fut son enfant qui dut assurer sa subsistance et la sienne propre.

Tel était le passé de Francis-les-mains-blanches et de ses parents.

Chaque soir, le jeune homme se rendait au Camélia blanc, un petit bal du boulevard de la Chapelle, fréquenté par des amateurs de javas. Juché sur une petite estrade en compagnie d'un saxophoniste et d'un clarinet-

tiste, il jouait de l'accordéon, gagnant ainsi son pain et celui de sa mère.

Le samedi amenait la grosse affluence dans la salle décorée de lampions et de plantes vertes. Un groupe fit irruption, qui ne pouvait passer inaperçu. Six personnes en tout, trois dames et trois hommes le composaient. Francis reconnut la jolie Américaine qu'il avait vue quelques jours auparavant, devant le théâtre des Champs-Élysées, et Loulou Ferguson qui sablait le champagne en joyeuse compagnie reconnut son bon oncle James Ferguson.

Les Américains s'assirent à la table la plus proche de l'orchestre. Mrs Ferguson était la promotrice de cette sortie. Ses yeux brillaient du plaisir intense qu'elle éprouvait à se trouver au milieu d'escarpes, d'apaches qu'elle espérait véritables.

— Oh ! c'est délicieux, délicieux, dit-elle avec enthousiasme, voyez ces physionomies de bandits... Ils ont tous des têtes d'assassins, je ne regrette pas d'être venue !

Son mari dit à mi-voix :

— Vous auriez pu laisser vos bijoux à la maison pour faire cette excursion. N'est-ce pas tenter le diable qu'arborer vos colliers et vos bracelets ici ?

Miss Harriett s'était montrée plus sage et était habillée plus modestement que sa belle-mère. Elle poussa une exclamation étouffée, toucha le bras de son institutrice assise auprès d'elle.

— Mademoiselle Elise voyez l'accordéoniste... c'est lui, lui !

— Qui ça, lui ? fit Mlle Elise d'une voix dédaigneuse.

Cette expédition lui déplaisait souverainement, elle ne le cachait pas. Pourquoi se commettre parmi ces gens aux mines inquiétantes ? C'était faire preuve d'une curiosité malsaine et d'un mauvais goût évident.

Miss Harriett reprit :

— Regardez-le, vous ne le reconnaissez pas ? Et vous, Charles, qu'en pensez-vous ?

Ils dévisagèrent le jeune homme à l'accordéon qui

ne les quittait pas des yeux. Francis était possédé du désir de rendre le coup de poing qu'il avait reçu et il jouait machinalement, inattentif à tout ce qui n'était pas le groupe d'étrangers.

— Francis, fais gaffe, lui glissa le préposé au saxophone, tu vas trop vite, mon vieux... C'est la vue des belles dames en hermine qui te trouble ? T'en fais pas, elles sont pas pour toi... Mais je te félicite, la petite brunette ne te quitte pas des yeux, tu as du succès, veinard !

Francis haussa furieusement les épaules et tourna le dos carrément. Il ne s'intéressait en aucune façon à ces perruches endiamantées, grommela-t-il; il vida son verre et porta les yeux du côté opposé à la table des Américains.

Mais son attention fut à nouveau attirée par son camarade.

— Dis donc, voici Loulou qui se lance... Ça, alors... parole, il tape sur le ventre du vieux Yankee...

Loulou s'était approché d'une démarche quelque peu hésitante.

— Cher monsieur Ferguson, dit-il avec une amabilité débordante, présentez-moi donc à ces dames... Je suis si heureux de vous voir ! Quelle surprise agréable...

M. Ferguson sursauta, fronça les sourcils. L'autre n'observait pas leurs conventions, il ne devait pas lui adresser la parole en public, l'avait-il oublié ?

L'Américain se leva, entraîna le jeune homme à l'écart et lui rappela rudement les termes de leur accord. Loulou se rebiffa.

— Je suis de la famille, après tout ! tu es mon oncle, mon parrain, je ne vois pas pourquoi je suis traité en paria ! Elle est jolie, ma cousine, je veux danser avec elle... je veux...

Il bafouillait, ivre à ne pas tenir debout. Il se pencha vers M. Ferguson.

— J'en ai assez d'être tenu à l'écart, je vais découvrir le pot-aux-roses, moi, t'entends, mon bon oncle ? Sinon, je raconte tout ce que je sais, et j'en sais long.

Et pas plus tard que tout de suite ! Comment s'appelle-t-elle, ma cousine ?

— Harriett, dit brièvement M. Ferguson.

Il se voyait à la merci de l'ivrogne et son sang se glaçait dans ses veines. Pourquoi avait-il cédé au caprice de sa femme ? Pourquoi l'avait-il suivie au Camélia blanc ? Il jeta un regard vers la table et fut un peu soulagé en voyant que seule y demeurait Mlle Elise. Mabel valsait avec son secrétaire, l'élégant Carlo, et Harriett dansait avec le frère d'Elise.

Son aparté avec Loulou ne pouvait pourtant se prolonger. Il connaissait un argument décisif. Il prit dans son portefeuille des billets qu'il passa au garçon rasséné.

— Ça va, t'es un chic type, mon oncle, dit-il d'une voix pâteuse. Pour aujourd'hui, j'insiste pas. Mais t'es prévenu : un de ces jours, faudra me présenter à ma tante et à ma cousine. Quoi, je ne les mangerai pas, je sais me tenir !

La valse finie, Miss Harriett s'approcha délibérément de l'estrade des musiciens, suivie à distance par son cavalier stupéfait.

— C'était très gentil de votre part, dit-elle à Francis, de m'avoir fait porter mon sac... Je vous remercie, vous savez.

— Pas de quoi, grogna-t-il sans la regarder.

— Ainsi, c'est bien vous qui l'avez fait ? s'écria-t-elle, oh ! c'est très bien ! Charles, vous allez vous excuser auprès de Monsieur pour votre brutalité, je le veux !

Charles Marchand trouvait la pilule amère, mais Harriett insista jusqu'à ce qu'il eût tendu à Francis une main molle. La jeune fille était ravie, elle tint absolument à amener l'accordéoniste à son père.

Francis reconnut l'original de la photographie trouvée dans le sac de lamé. M. Ferguson était assez imposant avec son allure de businessman américain. Il semblait excessivement préoccupé, jetant des regards soucieux vers le bar où était accoudé Loulou. Il prêta peu d'attention à Francis, que sa femme accaparait.

Délaissant Carlo qui se morfondait sur sa chaise, Mabel couvrait des yeux l'accordéoniste, le trouvant si joli garçon, si typiquement parisien avec ses mèches rebelles.

Elle se montra désireuse de prendre des leçons de java et de boston, elle donna sa carte au jeune homme, l'engageant à venir lui rendre visite un matin.

Charles Marchand parlait bas à miss Harriett, poursuivant inlassablement la tâche qu'il s'était assignée, celle de séduire cette héritière. Elise l'aidait autant qu'il était en son pouvoir, il va sans dire...

Et Francis Rodier ressentait un malaise croissant au milieu de ces inconnus qui pourtant, se montraient plutôt bienveillants à son égard. Ses yeux allaient de Miss Harriett qui riait, découvrant ses fines dents blanches, à Mrs Ferguson qui minaudait et faisait l'enfant, revenaient se poser sur James Ferguson, si respectable sous ses cheveux blancs.

Il fut soulagé en les voyant partir après avoir laissé un pourboire royal au garçon. Il reprit sa place entre le saxo et le clarinettiste, ne prit pas garde à leurs raileries un peu envieuses.

— Ça y est, v'là Francis-les-mains-blanches lancé dans le grand monde, déclara le saxophone entre deux javas. Laquelle que tu choisis, mon vieux ? la brunette ou la blonde ? La blonde n'est pas de la première jeunesse mais elle se défend encore bien, et je te conseille de fixer ton choix sur elle. T'as repéré ses perlouzes ? et c'était pas du toc, foi de Pierrot !

— Regarde-le, il croit que c'est arrivé, ricana le virtuose de la clarinette, voyant Francis se passer la main sur le front, de l'air d'un somnambule qui s'éveille. Eh ! Francis, à quoi tu penses ? à tes amours ?

Sans les écouter, Francis se jeta sur la piste, courut vers le bar. Loulou était encore là, debout, par un prodige d'équilibre.

— Ecoute-moi, Loulou, dit Francis, le secouant par le bras, tu as vu plusieurs fois ton oncle, James Ferguson ?

— Je comprends que je l'ai vu, fit l'autre, et je l'aime bien, tu sais, et c'est un homme en or, tu sais, il n'y en a pas deux comme lui sur la terre. Il me donne des billets bleus comme si c'étaient des petits pains au chocolat. Je te dis que c'est une mine d'or, cet homme-là...

Francis lui coupa la parole.

— Il ne s'agit pas de ça. As-tu remarqué sur son visage, quelque chose d'anormal ?

— Quelque chose de... de... qu'est-ce que tu vas chercher ? Je te dis une chose, Francis, faut pas me parler mal de mon parrain, la crème des hommes. Quand on sait le prendre, il est mignon comme tout, j'en fais ce que je veux, moi qui te parle. La preuve, j'ai bien envie de lui demander la main de ma cousine Harriett, et il ne me la refusera pas, j'en ai comme une vague idée...

Francis le secoua plus énergiquement encore.

— Est-ce que j'ai rêvé ou ai-je bien vu une verrue sur son visage ? réponds-moi, Loulou, il faut absolument que je sache... Je n'ai pas fait attention sur le moment et c'est maintenant, à la réflexion, que je m'en aperçois.

Loulou le fixa avec des yeux hébétés d'ivrogne.

— Ben oui, il a une verrue, et après ? ça arrive à des gens très bien, ce n'est pas une tare. Et puis, qu'est-ce que ça peut te faire ? t'es louf, Francis ?

Francis s'éloignait à grandes enjambées et sortait de la salle enfumée, avide de respirer l'air frais de la nuit. Il suivit le boulevard de la Chapelle, longea le métro aérien, refit le chemin cent fois parcouru sans même s'en apercevoir.

Des pensées confuses tourbillonnaient dans son cerveau, sans qu'il parvint à les mettre en ordre.

...Loulou faisait chanter James Ferguson... James Ferguson achetait le silence de son neveu, et très cher assurément... James Ferguson avait une verrue sur le visage... Sa mère avait reconnu, ou cru reconnaître Henri Boisseau, l'ex-employé du bijoutier assassiné... Henri Boisseau avait une verrue sur le visage...

Francis cherchait dans sa mémoire: non, la verrue n'était pas apparente sur la photographie qu'il avait eue entre les mains.

Il tenta de chasser les idées qui l'assaillaient. Tout cela n'était que hasard, coïncidences, il n'y avait rien, absolument rien à déduire de ces rapprochements.

Il se moqua de lui-même: il avait trop bu, probablement, il n'était plus maître de ses pensées. Irait-il enseigner à Mrs Ferguson l'art délicat de la java et de la valse à l'envers? Ainsi, il reverrait le visage rose et les yeux clairs de Miss Harriett. Bah! mieux valait ne jamais les revoir, et mieux aurait valu, certes, ne les avoir jamais vus.

Il était arrivé. Il tourna la clé dans la serrure, précautionneusement. Sa mère l'attendait, n'avait pas voulu s'endormir avant son retour.

— Ton père n'est pas encore revenu, dit-elle d'un ton las. Je ne comprends pas...

Il ne put s'empêcher de poser la question qui lui brûlait les lèvres:

— Parle-moi de Henri Boisseau, maman, veux-tu?

— Pourquoi, mon enfant?

— Oh! pour rien. Il était petit, maigre?

— Non, au contraire, grand et fort.

Francis se raccrocha à un dernier espoir.

— Ses yeux étaient bruns?

— Mais non, mon petit, gris-bleu.

— Tu es sûre, maman?

— Oui, Francis. Mais pourquoi ces questions? quels intérêt présentent-elles?

— Je ne le sais pas moi-même, murmura Francis en sortant de la pièce. Je suis en train de devenir fou...

Il se jeta sur son lit et s'endormit presque instantanément.

VI

UNE DEMANDE EN MARIAGE

Loulou se trouvait dans un état de fureur indescriptible. Il sentait encore sur son épaule la poigne du valet de chambre qui l'avait reconduit sans ménagements sur le trottoir de la rue Greuze. Son oncle l'avait chassé, excédé par ses continuelles demandes d'argent. Il se vengerait, il en avait le moyen simple et efficace. Il s'éloignait lentement de l'hôtel particulier quand il s'aperçut qu'il était suivi par quelqu'un qui réglait son pas sur le sien.

Il se retourna hargneusement, reconnut un familier de son oncle, Charles Marchand, qui lui tendit la main.

— B'jour, dit-il entre ses dents.

— Vous prendrez bien un porto avec moi ? proposa Charles de son ton le plus aimable. J'ai une heure à tuer, et je connais près d'ici un bar qui reçoit un porto unique !

C'était prendre Loulou par son point faible. Il accepta, accompagna Charles Marchand qui, jusqu'à ce jour, ne lui avait pas adressé la parole.

Quand Loulou fut attablé devant une bouteille et un verre, sa maussaderie se déversa en paroles. Charles l'encourageait à parler par des exclamations approbatives, des signes de tête compréhensifs. Sa sœur, l'avisée Mlle Elise, avait surpris des bribes des entretiens de M. Ferguson et de cet individu : celui-ci menaçait fort clairement l'Américain de dévoiler tout ce qu'il savait, et M. Ferguson filait doux.

Il avait fini par se révolter, mais l'inconnu était parti en proférant des menaces fort claires. Mlle Elise pensait qu'il était de l'intérêt bien compris de son frère de « savoir ce que cet homme avait dans le ventre ».

Pour ce faire, Charles avait abordé l'homme et recueillait ses paroles précieusement.

— Vieux crocodile, disait Loulou, tu prends des grands airs parce que tu es scandaleusement plein de dollars ! Ça joue à l'homme vertueux, c'est à mourir de rire ! Quand je sais ce que je sais... Mais si je voulais, toute cette façade pompeuse s'écroulerait et mon bon oncle ferait piteuse figure...

— Votre bon oncle ? répéta Charles, tendant à son interlocuteur un étui à cigares bien garni.

— Eh ! oui, mon bon oncle ! Le richissime James Ferguson est le frère de mon père, et le pauvre vieux est à l'hospice de Montreuil-sous-Bois, est-ce juste ? Mais j'en ai assez, tout ça va changer. Il y a du scandale dans l'air, mon cher monsieur.

Charles pencha son visage avide.

— Vous ne pouviez mieux tomber que sur moi, mon cher ami. Je suis journaliste, j'ai des accointances un peu partout, particulièrement dans une petite feuille qui se fera un plaisir de renseigner le grand public. Dites-moi ce que vous savez, vous ne le regretterez pas. Moi aussi, j'ai un petit compte à régler avec le vieux renard. Je serai heureux de vous faire plaisir tout en rendant service à la cause publique... Car j'agis dans un but de salubrité publique, ne vous y trompez pas, mon ami.

Séduit par cette éloquence, Loulou vida son sac. Charles Carchand apprit que le passé de James Ferguson n'avait rien de reluisant. Il avait fait partie de la bande de cambrioleurs qui, une vingtaine d'années auparavant, se rendit tristement célèbre en mettant au pillage la banlieue parisienne.

Il prit des notes sur son carnet, conseilla à Loulou d'attendre. Il pouvait compter sur lui pour déclencher contre l'Américain la grande offensive, à l'heure H !

Reconnaissant à l'avance, Loulou donna à son nouvel ami un tuyau supplémentaire, concernant le nouveau professeur de danse de Mrs Ferguson.

Rêveur, Charles Marchand reprit le chemin de l'hôtel. Charles Marchand apprit que le passé de James Fer-

guson avait le marché en mains. Charles Marchand s'était expliqué nettement.

— On assure, dit-il posément, que chaque famille a un cadavre dans un placard, qu'elle s'efforce de dissimuler à tous les yeux, comme il se doit. Qu'arrive-t-il, monsieur Ferguson, si un étranger découvre ce malencontreux cadavre, ce secret si bien gardé ?

James Ferguson mâchonnait nerveusement son cigare, les yeux rivés sur Charles Marchand. Il attendait que l'autre se découvrit.

— Imaginons, monsieur Ferguson, reprit Charles, qu'un homme des plus honorables en apparence ait un passé, mettons équivoque. Tant que ce passé reste enfoui dans les ténèbres, tout va bien pour notre homme, mais que ce passé vienne à être connu et c'est la catastrophe !

— Je suis bien de votre avis, dit l'Américain avec un calme déconcertant. Mais je ne vois pas... Est-ce un nouveau petit jeu de société que vous pratiquez-là ?

Charles se renversa dans son large fauteuil, aspira une bouffée. Il jouissait de cette minute. Depuis des années, il faisait partie de l'entourage du millionnaire, il riait à ses plaisanteries, admirait tout ce qu'il faisait, approuvait tout ce qu'il disait. Lui, et sa sœur Elise s'étaient fixé un but précis et n'épargnaient rien pour l'atteindre.

L'heure de la victoire allait-elle enfin sonner, les payant de leur peine, de leur patience, de leur acharnement ?

James Ferguson ne paraissant pas comprendre, Charles entra dans le vif du sujet.

— Monsieur Ferguson, j'aime votre fille, et je crois qu'elle ne me déteste pas. J'ai l'honneur de vous demander sa main.

L'Américain sursauta, ébahi. Certes, il ne s'attendait pas à cette demande imprévue !

— Je sais bien, reprit Charles en souriant, que je vais vous paraître bien audacieux. Je n'ai pas un sou, je n'ai pas de situation, j'ai une douzaine d'années de

plus que votre fille et je suis loin d'être un Adonis. Mais je suis persuadé que vous ne direz pas non, cher monsieur Ferguson.

Ferguson s'était ressaisi.

— Je ne puis vous donner mon consentement avant d'avoir consulté ma fille, dit-il froidement. Elle est la principale intéressée, après tout, etc...

— Erreur, monsieur Ferguson. Le principal intéressé, c'est vous. Une fille bonne et dévouée comme l'est miss Harriett, s'incline devant la volonté de son père.

— Je la laisse entièrement libre. Elle choisira son mari en toute liberté.

— Vous ne m'obligerez pas, cher monsieur Ferguson, à ouvrir le placard où vous enfermez soigneusement le cadavre de votre passé ? Miss Harriett serait-elle heureuse d'apprendre qu'elle porte le nom d'un cambrioleur condamné à dix ans de travaux forcés par contumace ?

La bouche de Charles souriait en prononçant ces paroles terribles. L'Américain reçut le choc avec fermeté, mais il lui fut impossible de répondre. L'air lui manquait, il étouffait.

C'était comme si un spectre se dressait devant lui, il esquissa un geste de défense, pour l'écarter.

Charles Marchand se leva, salua avec son aisance habituelle.

— Je vous laisse à vos réflexions, cher monsieur Ferguson, dit-il; ce soir, je viendrai déposer mes hommages aux pieds de ma délicieuse fiancée.

Il sortit sans que Ferguson s'en aperçût. La tête dans les mains, il songeait. Charles Marchand était un adversaire autrement redoutable que Loulou Ferguson. Son appétit était plus grand, démesurément. Donner Harriett à ce misérable maître-chanteur semblait monstrueux à Ferguson.

Il ne céderait pas ! Il chasserait Marchand comme il avait chassé Loulou. Harriett ne serait pas la rançon d'un passé infâme. Mais la révélation ne la brise-

rait-elle pas ? Il ne voulait pas qu'elle sache, cela surtout, c'était trop injuste ! Elle le mépriserait, elle le détesterait peut-être, et cette pensée était insupportable à Ferguson.

Une curiosité subite le tira de son apathie. Avant tout, il désirait savoir ce que Charles Marchand l'avait menacé de dévoiler. Il se fit conduire sur les boulevards, pénétra dans l'immeuble majestueux d'un grand quotidien.

Il se pencha avidement sur les feuilles jaunies, vieilles de vingt-cinq ans. Non sans peine, il découvrit ce qu'il cherchait. Les sinistres exploits de la bande des Ecumeurs de la banlieue s'épalaient sur des colonnes entières.

« Trois villas pillées à Vaucresson... Un rentier et sa bonne à demi assommés par les bandits... L'aulace des cambrioleurs ne connaît plus de bornes, ils déménagent le mobilier entier d'un pavillon, à Louveciennes ! Les habitants de ces localités se plaignent, exigent une police renforcée. »

Puis venait l'arrestation mouvementée de quelques-uns de ces dangereux monte-en-l'air, affublés de surnoms pittoresques. Dédé-les-belles-mirettes, Petit-Louis, le Frisé, le Boxeur... Mais l'on déplorait la fuite des principaux instigateurs de ces méfaits. Selon les dires des voleurs déjà sous les verrous, qui s'entendaient naturellement pour charger les absents, leurs chefs auraient été un certain Nénesse-le-bancal et un individu surnommé l'Angliche, dont le véritable nom était James Ferguson.

Un frisson courut dans l'échine de l'Américain. Il lut et relut ces quelques syllabes. James Ferguson... Avait-il été assez naïf et sot ?

Dans quel abominable guêpier s'était-il aventuré ? Pourquoi, aussi, avait-il commis l'impardonnable folie de revenir en France ? Le désir de revoir un pays où il avait vécu, où il avait souffert, puis, l'insistance de sa femme, de sa fille, qui ne rêvaient que de Paris...

Il avait fini par céder, il avait foulé à nouveau cette

terre qu'il avait fuie. De quel prix devrait-il payer le plaisir de respirer l'air léger et enivrant qu'on ne respire qu'à Paris ?

Il renvoya sa voiture, espérant que la marche lui ferait du bien. Sa demeure lui inspirait une sorte d'appréhension, de dégoût. Perdu dans la foule des gens pressés qui ne prêtaient aucune attention à lui, il se calmait peu à peu.

Mais il lui fallait revenir chez lui. Dans le hall, tandis que son valet de chambre le débarrassait de son pardessus et de son chapeau, Charles Marchand vint à sa rencontre.

— Cher monsieur Ferguson, avez-vous passé une bonne après-midi ? demanda-t-il en souriant cyniquement.

Ferguson fit un effort sur lui-même pour ne pas se jeter sur l'insolent qui le narguait.

— Je n'ai pas encore parlé à ma fille, dit-il sèchement. Laissez-moi un ou deux jours pour m'habituer à cette idée, c'est tout ce que je vous demande.

— Je vous accorde cette faveur, mon cher futur beau-père...

Ferguson se mordit les lèvres et passa dans son bureau, subitement vieilli. Sa fille vint l'y rejoindre, comme elle le faisait presque chaque soir.

Le bavardage de la jeune fille amusait l'Américain, le reposait de ses soucis. Et elle se confiait à lui sans nulle crainte, sachant qu'il ne savait rien lui refuser.

— Daddy, j'ai quelque chose à te demander, ce soir, dit-elle en s'asseyant sur le bras du fauteuil de son père.

— Enfant gâtée ! un chapeau, une robe, un bijou ?

— Pas le moindre chapeau, daddy ! c'est beaucoup plus sérieux que tu ne le crois. Il s'agit de... d'un protégé à moi. Oui, tu sais, ce garçon qui a eu l'honnêteté de ne pas garder mon petit sac. Eh bien ! il n'est pas le mauvais garçon qu'il paraît... J'ai eu l'occasion de m'en apercevoir, je... suis quelquefois sortie avec lui. Je sais que tu n'as pas de préjugés, papa.

Enfin, ne pourrais-tu le recommander à l'un de tes amis français pour qu'on lui trouve un emploi ? Il est plein de bonne volonté et il ne demande pas mieux que de devenir quelqu'un de bien. Il est honnête, au fond, malgré ses airs de voyou...

Elle parlait avec volubilité, les yeux baissés, un peu plus rose qu'à l'ordinaire. Son père s'étonna.

— Mais quel intérêt tu lui portes ! Aurais-tu l'intention de te consacrer au relèvement des escarpes ?

— Oh ! il n'est pas ce que tu dis ! repartit Harriett avec feu. Il n'a rien fait de mal, il se donne des airs, c'est tout ! Et il ne m'a rien demandé, c'est moi qui ai eu l'idée de te parler de lui.

Mécontent, M. Ferguson garda le silence. Il désapprouvait sa fille, il n'avait, lui, nulle confiance en l'accordéoniste du « Camélia blanc ». Mais il avait d'autres sujets de préoccupations. Il demanda avec une feinte négligence :

— J'ai eu une longue conversation avec Charles Marchand, ce matin. C'est un garçon très bien, n'est-ce pas ? je crois qu'il a de grandes qualités...

Harriett eut un rire cristallin.

— Des qualités inemployées, alors ! je déteste ce genre d'homme qui ne sait que flâner, musarder en fumant des cigarettes. Il vit aux crochets de sa sœur, en somme, ce n'est pas particulièrement élégant.

— Tu détestes ? répéta James Ferguson.

— Oui, mais quelle importance ? Il m'en imposait beaucoup, autrefois, j'attachais de l'importance à son opinion. J'ai fini par m'apercevoir que ce n'était qu'un pantin, occupé uniquement du choix de ses cravates. Et je suis sûre que tu es tout de mon avis, toi, si actif, si travailleur ! Veux-tu que je te dise, daddy ? tu es un homme admirable, tu es parti de rien, de zéro, et tu es parvenu à la situation que tu occupes, par ton travail ! C'est beau, cela, voilà ce que j'aime en un homme, ce labeur acharné, et cette droiture dont tu ne t'es jamais départi...

Il se dressa, blême soudain, à la grande surprise de

la jeune fille. Il fit un pas en chancelant,

— Papa ! tu n'es pas bien ?

— Ce n'est rien, fit-il avec effort. Un peu de fatigue... Laisse-moi, ma petite fille, ne t'inquiète pas. Je me sens déjà mieux, c'était un malaise insignifiant.

Il baisa sa fille sur le front, la poussant doucement vers la porte. Il voulait être seul, il ne pouvait supporter la présence de sa fille, sa fille qu'il aimait plus que tout au monde !

VII

MORT D'UN NOCTAMBULE

Charles Marchand avait élu domicile dans une confortable pension de famille de la rue des Sablons. Ainsi, il se trouvait à proximité de l'hôtel des Ferguson et pouvait accourir dès que sa sœur le faisait mander, par téléphone.

Il était très content de lui, car il était persuadé que ses affaires étaient en bonne voie. L'Américain céderait, sans aucun doute, et il aurait et Harriett et ses dollars, perspective enchanteresse pour le viveur affamé de plaisirs coûteux qu'il avait toujours été.

La soirée était fort avancée lorsqu'il déboucha place Victor-Hugo. Charles s'était attardé en différents lieux, arrosant sa future victoire sur le vieux renard yankee.

L'avenue était presque déserte, Charles s'y engagea, puis obliqua dans la rue des Sablons, moins fréquentée encore. Une détonation retentit et il s'écroula sur le sol.

Une fenêtre s'ouvrit au premier étage d'un immeuble proche, une tête ébouriffée apparut, cependant que des voix intriguées s'élevaient dans le silence rompu de cette belle nuit tiède.

— Je te dis que j'ai entendu un coup de revolver, Emile !

— Moi, je n'ai rien entendu, grogna le nommé Emile, tu entends toujours des bruits ou des voix...

— Tu ne vois rien ? regarde bien... Je suis sûre d'avoir reconnu un coup de...

— Tu l'as déjà dit. Ah ! sapristi, je vois quelque chose... sur le trottoir... on dirait un corps, Pauline !

D'un bond, Pauline rejoignit son mari à la fenêtre, palpitante d'émotion.

— Un homme étendu, je le savais bien... Un crime sous nos fenêtres, Emile, c'est épouvantable ! qu'allons-nous faire ? si les bandits revenaient... Ferme vite les volets... Au secours, au meurtre ! au secours !

Quelques minutes plus tard, après un appel opportun à Police-secours, des agents se penchaient sur le corps déjà froid qu'ils identifièrent sans peine, grâce à ses papiers.

Une ambulance automobile l'emmena promptement à l'Institut médico-légal et les policiers procédèrent aux premières constatations. Les seuls témoins étaient Emile et Pauline Constant et leur témoignage n'apportait aucune lumière puisqu'ils s'étaient bornés à appeler au secours, dès qu'ils s'étaient rendu compte qu'un meurtre avait été commis.

Le réveil, rue Greuze, fut proche de la tragédie. Un inspecteur se présenta à la première heure, demanda à voir Mlle Elise Marchand. L'institutrice ne poussa pas de cris, ne s'évanouit pas en apprenant que son frère avait été assassiné dans la nuit. Mais son visage prit un aspect sinistre, ses yeux s'enfoncèrent dans les orbites, une teinte grise se répandit sur ses traits. Charles était le seul être qu'elle eût aimé en ce monde, elle l'avait élevé, nourrissait pour lui les plus hautes ambitions...

Charles Marchand n'avait pas été dépouillé de son argent, ni de son chronomètre de très grande valeur.

Le mobile du crime n'apparaissait pas, dès l'abord. Mais l'inspecteur n'était pas excessivement préoccupé à son sujet. Il éluciderait facilement ce mystère, pensait-il.

Dans les poches du mort, on avait découvert de petits éventails en papier provenant de divers établissements de plaisir : la « Boule jaune », « Florencia », le « Camélia blanc ».

L'enquête faite dans les deux premiers cabarets ne donna rien; Charles Marchand y avait bien été vu, il avait bu et dansé mais rien de spécial n'avait marqué son passage.

Par contre, au « Camélia blanc », l'inspecteur Roussel, avec son flair de vieux limier, huma quelque chose d'insolite. Certes, la loi du milieu était respectée et les langues ne se déliaient pas facilement. Mais le policier avait son indicateur, dans la personne falote en apparence, et peu dangereuse, de Blanco, le plongeur de l'établissement.

Roussel quitta ostensiblement le « Camélia blanc », après avoir recueilli des renseignements aussi précieux que la couleur de la cravate de Charles Marchand et la marque des cigarettes qu'il fumait. Blanco avait compris le clignement d'yeux de l'inspecteur et le rejoignit un moment après dans son bureau du quai des Orfèvres.

— Que s'est-il passé au « Camélia », cette nuit ? demanda brièvement le policier. On a cassé la vaisselle ?

— Un peu. Rixe, bagarre et tout ce qui s'ensuit. J'ai même cru que les agents allaient s'amener. Ça piaillait, ça s'agitait...

— Allez, parle. Et pas de racontars en l'air, hein, Blanco ? des faits et des noms.

L'inspecteur Roussel eut satisfaction; il apprit que Charles Marchand, particulièrement excité par les alcools ingurgités, s'était violemment disputé avec Loulou Ferguson, pour des motifs restés inconnus des spectateurs. Puis, l'incident Loulou Ferguson liquidé, Marchand avait été vu aux prises avec Francis-les-mains-blanches, l'accordéoniste.

Longuement, Charles, assis auprès de l'orchestre, avait nargué le musicien, imitant ses attitudes, ses jeux

de physionomie. Francis avait patienté quelque temps, puis soudain, on l'avait vu bondir sur la piste et souffleter violemment celui qui se moquait de lui.

Charles avait riposté, on avait séparé les combattants qui s'insultaient et se menaçaient.

— C'est bien ce que je pensais, songea Roussel en congédiant son indicateur, règlement de compte entre gens du milieu. Ce Charles Marchand ne devait pas valoir grand'chose. Sa sœur m'a dit qu'il a passé des années aux Etats-Unis, il a dû y trafiquer de tout ce qu'il a pu !

Roussel savait où trouver Loulou qui avait déjà eu maille à partir avec la police. Il jetait les dés sur le comptoir du bar Mimosa quand il s'entendit interpellé.

— Loulou, bien content de te voir. Si tu n'as rien de mieux à faire, suis-moi dans mon bureau, on bavardera...

Loulou était déjà au courant, comme il se doit. Il leva les yeux vers le policier, le scruta un instant.

— Qu'est-ce que vous me voulez, m'sieur l'inspecteur ? Vous ne me laissez pas finir la partie ?

— Ton ami t'excusera, fit l'inspecteur du même ton bonasse qui ne faisait rien présager de bon à Loulou.

Grimaçant légèrement, le jeune homme suivit le policier qu'un taxi attendait à la porte. Arrivé à destination, Roussel prit place derrière sa table, lentement, roulant une cigarette. Loulou Ferguson ne put s'empêcher de questionner :

— Qu'avez-vous à me demander ? je suis parfaitement en règle, on n'a rien à me reprocher !

— Je ne t'accuse pas. Mets-toi à table et dis-moi tout ce que tu sais sur Charles Marchand. Je ne t'apprends rien en t'annonçant qu'il a été descendu cette nuit.

— Je n'y suis pour rien ! jeta Loulou dans un cri. Et si vous m'interrogez au sujet de sa mort, vous perdez votre temps, monsieur Roussel. Peux pas vous renseigner pour un centime

— Naturellement, ricana l'inspecteur, le contraire m'aurait étonné. Mais il paraît que tu t'es disputé avec Marchand, précisément hier soir ? Vous avez eu des mots ensemble ? De quoi trafiquiez-vous donc tous les deux ?

Le visage de Loulou se ferma.

— Aucun rapport avec sa mort, dit-il. Vous ne croyez pas que c'est moi qui l'ai tué ? Vous savez bien que ce n'est pas mon genre, monsieur Roussel. Est-ce qu'on descend tous les gens avec qui on se dispute ?

Au fond, Roussel ne croyait pas à la culpabilité de Loulou. Il le connaissait pour un vaurien, perpétuellement à cheval sur la légalité, mais il ne l'estimait pas capable de commettre un assassinat. Il voulait simplement effrayer le garçon afin de l'amener à révéler ce qu'il savait. Ce fut donc d'un ton très convaincu qu'il affirma à Loulou qu'il avait un mandat d'arrêt tout prêt, à son usage...

Bon gré, mal gré, Loulou renseigna le policier, en partie tout au moins. Marchand lui devait de l'argent et il n'était pas pressé de s'acquitter. C'était tout le motif de leur dispute.

— Pas de quoi tuer un homme, vous voyez, m'sieur Roussel. Au contraire, je tenais à sa peau; maintenant qu'il est mort, je ne verrai plus un sou ! Vous n'avez plus rien à me demander ? je peux partir ?

— Un instant, tu n'es pas si pressé... Et ton petit camarade, l'accordéoniste, il s'est aussi colleté avec Marchand ?

Une expression rusée passa dans les yeux de Loulou.

— Francis-les-mains-blanches, parlez-moi d'un poseur, depuis quelque temps. Ce n'est pas pour dénoncer un ami, mais chacun peu vous le dire : il haïssait mortellement Marchand. Je ne sais pas au juste pourquoi, une histoire de femme, je crois. Après tout, il n'est pas pour rien le fils de son père. Vous avez bien entendu parler de l'affaire Rodier, dans le temps ?

Pierre Rodier a assassiné un bijoutier, il est mort au bagne... Francis est son fils, vous ne le saviez pas ?

Non, Roussel ne le savait pas, mais il n'en fit rien voir.

— Je le savais parfaitement, grogna-t-il. Continue, c'est très intéressant ce que tu me racontes là. Sais-tu que tu es un garçon précieux, Loulou ? Ne te gêne pas pour venir bavarder avec moi, quand ça te dira... Ainsi, Francis-les-mains-blanches a de fâcheux antécédents. Fils de forçat, c'est un handicap, cela. Tu ignores complètement le motif de sa haine pour Marchand ?

— Vous n'avez qu'à le lui demander, m'sieur Roussel, fit Loulou, sans se compromettre.

C'était bien là l'intention de Roussel. Loulou Ferguson s'en fut, soulagé d'un grand poids. M. Roussel n'avait pas été trop méchant avec lui et n'avait pas réussi à lui faire dire ce qu'il ne voulait pas dire...

Ce fut Suzanne qui vint ouvrir, quand l'inspecteur eût frappé à la porte du petit logement du passage Elysée-des-Beaux-Arts. Elle dévisagea cet inconnu avec étonnement et méfiance. Personne ne venait jamais les voir...

— Francis Rodier est là ? demanda-t-il avec brusquerie.

Le jeune homme était dans sa chambre. Il apparut sur le seuil de sa porte.

— Vous êtes bien l'accordéoniste du « Camélia blanc » ?

— Oui, Monsieur, mais...

— Police, fit l'inspecteur. J'enquête au sujet de l'assassinat de Charles Marchand et j'ai ordre de perquisitionner à votre domicile.

— Charles Marchand a été assassiné ?

— Vous l'ignoriez ? fit ironiquement le policier.

— Je l'ignorais, en effet.

— Surprenant... Enfin, passons. Il faudra me dire exactement ce que vous avez fait, en quittant le « Camélia », à minuit.

Suzanne poussa un cri, fixant des yeux égarés sur

son fils. Elle revivait, minute par minute, la scène de l'arrestation de son mari, son esprit s'affolait. S'agissait-il de son mari, de son enfant ? Elle ne savait plus...

— Pierre, Francis, gémit-elle, mon mari, mon fils... Vous n'allez pas me le prendre, lui ? deux hommes m'ont déjà pris mon mari, vous comprenez, Monsieur... Mais mon petit Francis, il n'a rien fait de mal, c'est un enfant...

— Je t'en supplie, maman, ne t'effraye pas, dit doucement le jeune homme en prenant sa mère dans ses bras. Ce monsieur est un bon ami, à moi, il ne me veut aucun mal.

— Mais... cet homme assassiné...

— Ce n'est rien, c'est une plaisanterie, une blague que me font des copains, je l'ai compris tout de suite. Ils veulent me faire peur, je les connais ! Ce n'est pourtant pas le premier avril, aujourd'hui. Va dans ta chambre, maman...

Quand elle eut obéi, docile comme à l'ordinaire, Francis s'approcha de l'inspecteur qui était resté muet.

— Ma mère est... folle. Elle a assez souffert autrefois pour être épargnée. Emmenez-moi si vous voulez, mais qu'elle ne sache pas...

Il regardait l'inspecteur avec des yeux suppliants et M. Roussel se mit à rire bruyamment.

— Alors, tu n'as pas marché, mon petit Francis ? dit-il à voix haute. Tu as deviné, c'est Robert et Milo qui ont eu l'idée de te faire cette blague... Je regrette d'avoir fait peur à ta maman... Tu viens prendre l'apéritif avec nous ? Au revoir, madame Rodier, votre fils vient faire un petit tour avec moi, ne l'attendez pas trop tôt, je le garderai peut-être à déjeuner...

Rassurée, Suzanne répondit de sa chambre :

— Au revoir, Monsieur... Ne le faites pas boire, cela lui fait du mal. Ne rentre pas tard, Francis...

Les deux hommes sortirent en silence. Dans la rue, Francis remercia l'inspecteur qui coupa court à ses remerciements.

— C'est bon, on n'est pas des sauvages. Maintenant, à nous deux, Francis-les-mains-blanches., Tu as tué Charles Marchand ?

VIII

L'ENQUÊTE

— Voyons, Francis, un bon mouvement ! Ne t'en-tête pas à nier l'évidence. Qu'as-tu fait du revolver qui t'a servi à tuer Charles Marchand ?

Patiemment, l'inspecteur Roussel répétait la question qu'il posait à Francis Rodier depuis de longues heures. Sa conviction était faite : il tenait l'assassin. Francis niait farouchement, et Roussel haussait les épaules.

— Toujours nier... C'est la tactique de la famille, alors ? car il paraît que ton père n'a jamais avoué son crime non plus. Ça ne l'a pas empêché de mourir au bagne. Tu aurais peut-être le bénéfice des circonstances atténuantes... C'est pour une femme ? Charles t'avait soufflé ta petite amie ?

En général, le ton bonhomme de l'inspecteur Roussel faisait merveille. Mais Francis se défendait stupidement, de l'avis de son interlocuteur.

— Je n'ai pas de petite amie...

— Alors, ta fiancée, ta femme ? On est entre hommes, pas besoin de se gêner.

Pour un peu, Roussel lui aurait tapé sur l'épaule, comme un ami, sollicitant les confidences d'un ami. Il avait deviné immédiatement le genre d'homme auquel appartenait Charles Marchand, et il n'éprouvait aucune sympathie à son égard.

Mais pourquoi cet âne bête d'accordéoniste s'obstinait-il à nier ? Francis n'avait pas d'alibi ; il avait quitté le « Camélia » à l'heure habituelle, avait rega-

gné son logis, mais personne ne pouvait confirmer ses dires, sa concierge ne prêtant pas attention aux allées et venues de ses locataires, plus ou moins noctambules.

Roussel laissa partir le jeune homme et se remit en chasse. Il mit un policier aux trousses de Francis et revint rue Greuze. Il avait l'impression que la clé du mystère devait se trouver là, dans ce somptueux hôtel. Il croisa dans le hall Mlle Elise, habillée pour sortir.

— Je voulais justement vous voir, inspecteur, lui dit-elle d'une voix contenue. Entrez dans ma chambre, on ne nous y dérangera pas.

Elle était d'une pâleur livide, ses yeux brillaient d'un feu anormal. Elle serrait ses lèvres minces et Roussel fut frappé par l'expression haineuse étendue sur ses traits ingrats.

— On me l'a tué, dit-elle précipitamment, nous le vengerons, n'est-ce pas, monsieur ? vous m'aidez à découvrir le ou les coupables, aussi haut placés soient-ils ?

— Soyez tranquille, Mademoiselle. D'ailleurs, je suis déjà sur une piste. Mais vous avez des soupçons ? vous connaissiez des ennemis à votre frère ?

— Des ennemis... Qui n'en a pas ? Il faut que vous sachiez qu'il était à la veille de se flancer avec miss Harriett Ferguson.

— Un beau parti, remarqua tranquillement Roussel.

Les yeux de Mlle Elise flambaient.

— Cette sotte d'Harriett s'était entichée d'un vaurien, un joueur d'accordéon, un danseur de javas, reprit l'institutrice avec un mépris indicible. Mais son père avait donné son consentement, malgré ses pleurs et ses cris...

— M. Ferguson préférerait votre frère à Francis-les-mains-blanches ?

— Naturellement ! Bien heureux encore de donner sa fille à un homme distingué, de bonne famille... Les dollars ne donnent pas tout, et qu'était-il, naguère, M. Ferguson ? Sa famille n'est pas des plus flatteuses... à commencer par son neveu Loulou.

Roussel sursauta, réellement surpris. Il n'avait pas réalisé que Loulou Ferguson portait le même nom que le richissime Américain. Il écoutait attentivement Mlle Elise qui parlait avec une satisfaction sauvage.

— Charles les valait bien, tous tant qu'ils sont ! Je vous apprendrai des choses curieuses sur le passé de M. Ferguson... et sa femme la belle Mabel, qui s'affiche chaque année avec un nouveau secrétaire, qu'en pensez-vous, monsieur l'inspecteur ? Jusqu'à Harriett qui s'engageait résolument sur le mauvais chemin, attirée par un gibier de potence... Mais patience, on saura tout, je dirai tout ce que je sais, quand l'heure viendra. Vous en savez assez pour le moment, monsieur l'inspecteur ? Je suis fatiguée, je voudrais être seule.

Congédié par l'autoritaire personne, Roussel n'insista pas. Il demanda à voir le maître de la maison.

L'Américain le reçut presque aussitôt. Il se carra dans son fauteuil après avoir invité l'inspecteur à s'asseoir. Celui-ci attaqua :

— J'ignorais, monsieur Ferguson, que Charles Marchand était fiancé avec votre fille.

— Ce n'était pas encore officiel, dit Ferguson d'une voix très naturelle.

— Vous auriez tout de même pu me donner ce renseignement.

— Je n'en vois vraiment pas la raison. Les fiançailles de Charles Marchand n'ont aucune espèce de rapport avec sa mort.

— Rien ne le prouve. Mlle votre fille... heu... n'était pas absolument satisfaite de ce projet, semble-t-il ?

Ferguson se redressa, considéra son interlocuteur avec hauteur.

— Faites-vous état des mouchardages de l'office ? Je vous demanderai, une fois pour toutes, de laisser ma fille en dehors de cette triste affaire.

Il avait parlé sèchement, mais Roussel ne parut pas intimidé.

— Je fais mon métier, monsieur Ferguson et mal-

gré tout le désir que je puis avoir de vous être agréable, il m'est impossible de négliger certains côtés de l'affaire, justement. Votre fille est en relations assez suivies avec un individu plus que suspect, j'ai le regret de vous l'apprendre, si vous l'ignorez encore. Ce Francis-les-mains-blanches, accordéoniste dans un bal-muet, a été vu aux prises avec Marchand, quelques heures avant qu'on découvre le cadavre de votre futur gendre.

Ferguson était devenu cramoisi en entendant l'inspecteur parler de sa fille. Il souffrait cruellement, c'était visible. Il parvint à se maîtriser, à ne pas jeter dehors l'homme qui osait atteindre la réputation de son Harriett.

— Il ne peut s'agir que d'un enfantillage, dit-il, je connais ma fille, je puis vous certifier que ce... comment dites-vous ? Francis-les-mains-blanches dont vous m'apprenez l'existence, en effet, n'est rien pour elle. N'est-ce pas ridicule de penser qu'il puisse exister un lien quelconque entre miss Harriett Ferguson et un vulgaire musicien de bal-musette ?

C'était en effet assez ridicule... Pourtant, Roussel ne se démontait pas.

— Il existe bien un lien de parenté, dit-il, entre M. Ferguson et le jeune Loulou Ferguson, qui n'est pas socialement beaucoup au-dessus de Francis-les-mains-blanches.

Roussel marquait un point ! Ferguson ne trouva rien à répliquer sur le moment. L'inspecteur savait aussi cela ! Il y eut un silence que l'Américain rompit enfin.

— Où voulez-vous en venir ? demanda-t-il, hésitant. Loulou est mon neveu, c'est vrai. Qu'en déduisez-vous, monsieur l'inspecteur ?

Il y avait une raillerie désespérée dans la question de Ferguson. Peu à peu, il sentait le sol manquer sous lui. Le précipice était proche, où il s'effondrerait, il en avait le pressentiment. Mais il n'abandonnait pas la

partie, il luttait encore pied à pied avec le policier qui l'épiait à travers ses lunettes d'écaille.

Enfin, Roussel se leva.

— Je désirerais, dit-il, avoir un petit entretien avec Mlle votre fille, est-ce possible ?

— Ferguson se rembrunit encore.

— Pourquoi ? cette enfant est excessivement sensible, le tragique événement de la nuit dernière l'a déprimée. Que peut-elle vous dire d'intéressant ?

Roussel ne put s'empêcher de remarquer :

— Par moments, cher Monsieur, vous vous exprimez en français sans aucun accent étranger...

Ferguson ne parut pas entendre. Aimablement, il raccompagna son visiteur. Comme ils parvenaient dans l'antichambre, des éclats de voix leur parvinrent, Roussel ralentit le pas, enfilant soigneusement ses gants tannés tout en prêtant l'oreille.

C'étaient des voix aiguës de femmes au dernier degré de la surexcitation. Roussel reconnut le timbre plus grave de Mlle Elise qui répétait ce qu'elle lui avait dit :

— Je dirai tout... tout, vous entendez ! Et d'abord, je m'en vais, je ne resterai pas une minute de plus dans cette maison... J'ai peur d'être assassinée aussi, moi, comme mon frère l'a été ! Une maison où l'on reçoit des apaches, des bandits...

— Ce n'est pas un bandit, disait une voix jeune, orgueilleuse. Pourquoi l'accusez-vous ? que savez-vous ? vous n'avez pas le droit...

L'autre ricanait.

— Bien sûr, vous défendez votre doux cœur ! J'ai vu bien des choses dans ma vie, jamais encore rien de comparable à ceci : une jeune fille du monde éprise d'un voyou.

Une troisième personne intervenait dans le débat.

— Harriett, est-ce vrai ? vous vous êtes sottement compromise avec ce... ce musicien ? si, l'horreur... Je n'aurais pas cru cela de vous, ma chère, descendre aussi bas...

— Et vous-même, n'y seriez-vous pas descendue si Francis avait voulu ? Mais il n'a pas voulu de vous, il n'a pas voulu vous donner de leçons de danse, et...

Ferguson éleva la voix, poussant l'inspecteur vers la porte.

— Au revoir, cher Monsieur. Monsieur comment ?

— Roussel, Eugène.

— Monsieur Roussel, enchanté d'avoir fait votre connaissance !

Et il referma la porte sur le policier. Il entra dans le petit salon où la dispute s'envenimait de plus belle.

Les yeux secs, les trois femmes se défiaient, se jetant les pires insultes à la tête. D'un geste, Ferguson imposa silence aux querelleuses.

— Vous êtes folles toutes les trois ! gronda-t-il, à quoi songez-vous, Mabel et Harriett ? Et vous, mademoiselle Elise, la douleur vous a-t-elle fait perdre la raison ?

Elles se retournèrent vers lui, avec un ensemble parfait.

— Votre fille est mûre pour la maison de correction ! siffla Mabel, hors d'elle. Elle m'a insultée, injuriée... James, vous n'allez pas prendre encore son parti ? Je ne le supporterai pas, sachez-le ! J'ai supporté beaucoup de choses depuis que je suis votre femme, mais la coupe est pleine, elle déborde !

— Méchante femme, fit Harriett, frémissante, vous êtes jalouse...

Mabel éclata de rire.

— Jalouse, moi, c'est par trop comique ! Si vous aviez le moindre sens de l'humour, vous ne diriez pas ces sottises ! Jalouse d'un accordéoniste de quatre sous...

— D'un assassin, voulez-vous dire, rectifia Elise, se dressant. Il a tué Charles, je le sais, j'en suis sûre ! Et il l'a tué parce qu'elle l'a voulu, elle...

Et d'un index inflexible, elle désignait Harriett qui recula d'un pas, terrifiée par cette accusation.

— J'ai renseigné l'inspecteur, reprit-elle ; ce soir, Francis-les-mains-blanches sera sous les verrous. Et vous l'y rejoindrez bientôt, ma chère, vous retrouverez votre bel amoureux !

— Taisez-vous ! cria Ferguson, à bout de patience. Vous divaguez, mademoiselle Elise ! Vous n'avez pas débité ces sornettes à M. Roussel ?

— Je me suis gênée... Mais j'ai encore d'autres révélations à lui faire, monsieur James Ferguson. J'ai gardé le plus beau pour la fin. Et puis, les proverbes ne mentent pas, qui affirment que bon chien chasse de race. La fille de James Ferguson et le fils de Pierre Rodier, quel joli couple !

Après avoir lancé cette flèche de Parthe, Mlle Elise profita de la stupeur générale pour s'éclipser. Ses bagages étaient partis, elle les avait déjà envoyés chez une parente, depuis le matin.

Ferguson respirait bruyamment, dans le silence de la pièce quète.

— Le fils de Pierre Rodier, murmura-t-il, qui est le fils de Pierre Rodier ?

— C'est Francis, dit Harriett. Oui, je ne te l'ai pas appris, j'ai peut-être eu tort, père. Je n'osais pas, vois-tu. Tu es si intransigeant. Est-il responsable des fautes de son père, de son crime ?

— Pierre Rodier a commis un crime ?

Les mots sortaient difficilement des lèvres de l'Américain.

— Il a... tué le père de sa femme, avoua Harriett, détournant le visage. C'est-à-dire qu'il a été accusé de ce crime affreux, et condamné au bagne à perpétuité. Francis m'a tout raconté... Mais le malheureux a toujours nié avec la plus grande énergie. Peut-être était-il innocent... Francis le croit, en tout cas. Certaines circonstances du drame sont restées obscures.

L'attention du père et de la fille fut détournée à propos. Mabel tombait en pâmoison en apprenant que son professeur de java était le fils d'un criminel. Elle pous-

saif des cris inarticulés, réclamait des sels, de l'eau de Cologne.

Ferguson sortit du salon où il avait la sensation d'étouffer.

IX

LA DERNIÈRE RENCONTRE

James Ferguson poussa la porte du bar Mimosa, qu'il inspecta d'un regard rapide. Son neveu était là, fidèle à ses bonnes habitudes.

— Tiens, mon bon oncle ! quel heureux vent t'amène ?

L'Américain s'assit en face de lui.

— Tu es en relations avec ce Francis-les-mains-blanches dont m'a parlé l'inspecteur Roussel ?

— Et après ? demanda Loulou, méfiant.

— Je voudrais le rencontrer.

— Drôle d'idée ! tu veux prendre des leçons, comme ma bonne tante Mabel ?

Ferguson ne daigna pas répliquer.

— Tu connais son adresse, va le chercher.

Loulou obéit en maugréant. Qu'est-ce qu'ils avaient tous à courir après Francis ? Il revint peu après, accompagné par le jeune musicien. Ferguson le dévisagea longuement, en silence. Et Francis s'impatiente.

— Vous m'avez fait chercher ?

— Loulou, laisse-nous, ordonna Ferguson. Reprends ta belote, ne t'occupe pas de nous.

— J'ai compris, grommela Loulou, très vexé. D'ailleurs, vos petites manigances ne m'intéressent en aucune façon. Bonsoir...

— Ma fille est sortie plusieurs fois avec vous, ces derniers temps, dit l'Américain.

Francis fit oui de la tête.

— Inutile de vous dire qu'elle l'a fait sans mon autorisation.

Francis regarda hardiment son interlocuteur.

— Vous avez l'intention de m'insulter, monsieur Ferguson ?

— Non, loin de moi cette pensée. Mais comprenez vous-même qu'il existe un abîme entre miss Harriett Ferguson et... et...

— Et le fils de Pierre Rodier, acheva tranquillement Francis. Je porte un nom déshonoré, c'est exact. De plus, je suis soupçonné d'avoir assassiné Charles Marchand. Malgré tout, monsieur Ferguson, votre fille m'aime, cela vous surprend ? J'espère me laver de l'accusation de meurtre. Quant à mon pauvre père...

Il s'interrompit, rêva un moment.

— Savez-vous qu'il a gravi un douloureux calvaire, Monsieur ? Il était innocent comme je le suis aujourd'hui. Il a payé pour un autre, et très cher. Il est mort à la Guyane, ma mère est devenue folle...

Blême, Ferguson fit un geste, comme pour le faire faire, mais Francis reprit :

— Non, laissez-moi parler, Monsieur... Est-ce bien Ferguson ?

— Vous le savez bien, dit l'Américain avec brusquerie.

— Dans un moment d'abandon causé par l'ébriété, Loulou me confia récemment que son oncle James, autant qu'il s'en souvenait, était de petite taille, et presque chauve... Le changement de continent a-t-il pu opérer un tel changement en vous, Monsieur ? Vous êtes grand, fort, vos cheveux sont encore drus. Ils sont blancs, n'étaient-ils pas roux autrefois ?

Il se pencha, dit à voix plus basse :

— Ma mère vous a reconnu sur une petite photographie, Henri Boisseau.

Ferguson, le faux Ferguson attendait ces mots terribles depuis un moment, il reçut donc le choc sans faiblir.

— M'avez-vous déjà dénoncé ? demanda-t-il simplement.

— Je ne vous dénoncerai pas. Je n'ai pas pitié de

vous... mais j'aime Harriett et je ne veux pas qu'elle souffre ce que j'ai souffert. Partez, écartez-vous de mon chemin, de notre chemin, à Harriett et à moi, c'est tout ce que je vous demande.

Le père d'Harriett baissait la tête, ne pouvant supporter le regard du jeune homme.

— Je... je ne tenterai pas de me justifier, murmurait-il. Mais je n'ai jamais su qu'un autre, votre père, était accusé de mon crime. Cela peut vous paraître étrange, invraisemblable, mais cela est, pourtant. D'ailleurs, peu importe à présent. Je voulais vous connaître... Je crois que Harriett a raison quand elle affirme que vous valez mieux que votre apparence... Adieu... Jamais plus Henri Boisseau ne se trouvera sur votre chemin, soyez-en assuré,

EPILOGUE

L'inspecteur Roussel lisait et relisait l'élégant bristol finement gravé : « Madame Suzanne Rodier a l'honneur de vous faire part du mariage de son fils Francis avec Mademoiselle Harriett Ferguson, qui a été célébré dans la plus stricte intimité... »

Ainsi, tout était pour le mieux, l'affaire de la rue des Sablons se terminait par un mariage...

— Ils seront heureux et ils auront beaucoup d'enfants, dit-il à voix haute, selon son habitude de monologuer quand il était de bonne humeur. Et pourtant, pourtant...

Il s'assit devant un bureau ministre aux multiples tiroirs. C'était dans ce meuble imposant qu'il classait ses archives. Car l'inspecteur Roussel n'était pas uniquement un fin limier dressé pour la chasse au criminel, c'était un homme à qui rien de ce qui était humain n'était indifférent.

Il saisit une grande enveloppe sur laquelle il avait

écrit, en lettres majuscules : « AFFAIRE DE LA RUE DES SABLONS. » Il prit quelques feuillets tapés à la machine, et relut lentement ce qu'il avait déjà lu bien des fois.

« Monsieur Roussel,

« C'est à vous que je m'adresse, de préférence au juge d'instruction chargé d'éclaircir le mystère de la mort de Charles Marchand. Je vous connais et il me sera plus facile de me confesser à vous, qui m'avez semblé intelligent et compréhensif.

« Je suis un criminel, monsieur Roussel, doublement criminel même. C'est moi qui ai tué Charles Marchand, et j'ai prémédité mon crime. Je le guettais à l'angle de la rue des Sablons et de l'avenue Victor-Hugo, je l'ai abattu presque à bout portant et me suis enfui dans la nuit. Il n'y a eu aucun témoin de mon crime ; personne ne m'aurait soupçonné, je pense. Mais j'avoue... Charles Marchand prétendait me faire chanter, et de la plus odieuse façon. Il voulait épouser ma fille, et ma fille ne l'aimait pas, en aimait un autre. Je l'ai supprimé, ne pouvant sacrifier le bonheur de mon enfant à ma tranquillité.

« Ce misérable Charles Marchand avait découvert que James Ferguson avait autrefois fait partie d'une bande de malfaiteurs, qu'il avait été condamné à dix ans de travaux forcés. Grâce à ce secret, il croyait me tenir à sa merci, et il me tenait, il est vrai.

« Je ne suis pas James Ferguson, monsieur Roussel, je suis plus coupable que le cambrioleur condamné jadis par contumace dont je porte le nom.

« Mon véritable nom est Henri Boisseau. Je ne sais si vous vous souvenez d'un crime vieux de vingt-cinq ans. Un bijoutier, M. Billon, était trouvé un matin mort dans son magasin, rue de Châteaudun. Son gendre, Pierre Rodier, fut arrêté peu après, inculpé, condamné au bagne...

« Nul alors ne songea à l'ancien employé du bijou-

tier, Henri Boisseau, que M. Billon avait remercié peu de temps auparavant.

« J'étais l'assassin du bijoutier, monsieur Roussel, mais ce crime odieux n'était pas prémédité ! Je le commis dans un moment de folie que je passai le reste de mon existence à regretter. Mais mes remords, mes crises de sanglots et de regrets ne vous intéresseront pas, je n'en parle que pour mémoire.

« J'aimais éperdument Suzanne Billon, la fille de mon patron. Il voyait favorablement mes sentiments, les encourageait, me promettant de faire de moi son successeur. Ce n'était d'ailleurs pas l'intérêt qui me guidait, j'aurais aimé Suzanne même si elle avait été pauvre.

« Je n'étais ni beau ni séduisant... Suzanne s'éprit d'un jeune étudiant, Pierre Rodier.

« M. Billon s'opposa formellement à leur projet de mariage. Suzanne me prit pour confident, me présenta à son fiancé. Je dissimulai de mon mieux mes pensées, mes sentiments, ils ne se méfièrent pas de moi.

« Je ne voulais pas désespérer, je croyais que la jeune fille se détacherait vite de son amoureux, mais il n'en fut rien. Ils se marièrent malgré l'opposition de M. Billon et je cessai de les voir.

« Je restai en relations avec mon ancien patron, bien qu'il m'eût renvoyé. Je sus par lui que le jeune ménage était dans une gêne voisine de la misère et je repris espoir. Suzanne, habituée à une existence confortable, ne supporterait pas longtemps une vie de privations et reviendrait chez son père...

« Un soir que j'avais rendu visite à M. Billon, celui-ci me lut en partie une lettre de sa fille. Il était ému, il m'annonça qu'il était tout prêt à pardonner, à ouvrir enfin les bras à Suzanne et à son mari. Il n'en pouvait plus, sa solitude lui était devenue insupportable, à la longue.

« Mes derniers espoirs s'effondraient. J'essayai de le faire revenir sur sa décision, je tentai d'exciter sa colère contre la fille désobéissante qui s'était rebellée

contre son autorité ; je ne réussis qu'à l'irriter contre moi.

« Je ne comprenais qu'une chose : si M. Billon pardonnait, sa fille était définitivement perdue pour moi. Dans un moment de délire causé par le désespoir, je saisis un objet au hasard sur la table du bijoutier et je frappai M. Billon à la tête. J'étais fou ! j'agissais comme dans un cauchemar.

« Il tomba sans un cri, je constatai avec horreur qu'il était mort. Je portai des gants, ce qui explique qu'on ne trouva pas d'empreintes digitales sur le triboulet, l'instrument du crime. Je sortis du magasin, revins chez moi, plus mort que vif. Je racontai à mes concierges que j'étais appelé en province et ne reviendrais sans doute pas. Je fis mes paquets et pris le train pour le Havre. J'avais l'intention depuis quelque temps de partir pour les Etats-Unis et je possédais un passeport en règle. Je m'embarquai peu après sans difficulté.

« Mais jamais, depuis le moment où j'avais commis mon crime, je n'avais jeté les yeux sur un journal. Je ne voulais rien savoir, et l'arrestation de Pierre Rodier, puis sa condamnation, restèrent ignorées de moi.

« Je voulais oublier, refaire ma vie si c'était possible. En Amérique, je ne réussis pas à trouver du travail et je devins un de ces vagabonds qui parcourent les plaines immenses, de l'Est à l'Ouest, effectuant des travaux de hasard.

« Je suivai les rails de la voie ferrée, m'accrochant parfois aux tampons. Le correct et pondéré Henri Boisseau était parfaitement méconnaissable, à présent !

« Je longeai la voie, par un soir d'hiver lugubre ; un compagnon de hasard était à mes côtés. Nous nous hâtions, espérant trouver un gîte à la ville voisine. La neige nous aveuglait, le vent nous assourdissait. Dans un fracas d'enfer, un rapide nous dépassa et disparut. Mon compagnon gisait sur la neige ensanglantée.

Il avait été broyé par la lourde locomotive et il ne respirait plus.

« Je pris ses papiers, mû par le désir d'échapper à mon passé. Il se nommait James Ferguson, je devins James Ferguson. Ensuite, ma vie changea à nouveau. Je rencontrai enfin la chance, je fis fortune, je me mariaï, devins un homme respectable, riche et considéré. Il a fallu que je revienne dans mon pays natal, poussé par une obscure impulsion, pour y commettre un nouveau crime et expier enfin... Quand vous recevrez cette lettre, monsieur Roussel, j'aurai payé. Ce soir, j'absorberai un tube de véronal et je ne m'éveillerai pas demain.

« L'action de la justice sera éteinte par ma mort. Si j'avais un désir à exprimer, je voudrais que le scandale n'atteignît pas ma fille. Elle épousera probablement Francis Rodier, ma fortune reviendra donc au fils de ma victime indirecte. Francis gardera le silence, j'en ai la conviction. La justice ne peut-elle se montrer humaine ? »

L'inspecteur Roussel replia les feuillets qu'il avait lui-même tapés. L'original de la lettre avait été communiqué au juge d'instruction. Et le vœu du faux James Ferguson avait été exaucé. L'affaire de la rue des Sablons avait été classée, les poursuites contre Francis Rodier suspendues.

Harriett avait tout ignoré du passé de son père. Roussel lisait à présent quelques coupures soigneusement découpées dans des quotidiens.

« On a le regret d'annoncer la mort subite de M. James Ferguson », puis une autre : « Mrs Ferguson était parmi les hôtes de marque de *Normandie* hier. Son secrétaire particulier, M. Carlo Mariani, l'accompagnait. »

Roussel joignit au dossier le faire-part gravé.

— Francis pourra faire soigner sa mère, la pauvre

folle. Ils n'ont pas volé leur bonheur, ces pauvres gens. Et il paraît que Francis-les-mains-blanches est totalement transformé, il est devenu un vrai gentleman ! L'amour est un grand maître... Et maintenant passe à une autre tranche de vie, mon vieux Roussel ! Ces gens-là sont heureux, tu n'auras plus jamais affaire à eux, crois-en ma vieille expérience !

Et Roussel jeta la lourde enveloppe dans le fond d'un tiroir, referma le meuble, saisit son chapeau et sortit de son bureau, pour « aller voir si par hasard, il n'y avait pas quelque chose de nouveau »..

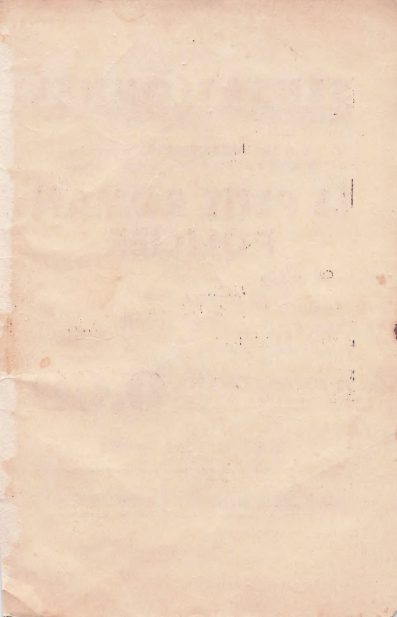
FIN

Pour paraître samedi prochain :

Panique au Crystal-Hôtel

Roman policier inédit

par Jean KÉRY



SENSATIONNEL

Tous les **MERCREDIS**, demandez
à votre marchand de journaux habituel

LE PETIT ROMAN POLICIER

du **DRAME**,

du **MYSTERE**,

de **L'ANGOISSE**,

de **L'INTÉRET**

pourrait être mis entre toutes les mains

LE ROMAN COMPLET :
SOUS COUVERTURE en 4 couleurs

0.60

J. FERENCZI & FILS, EDITEURS

9, RUE ANTOINE-CHANTIN, PARIS (14^e)

Il n'est pas fait d'envoi contre remboursement

Made in France

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montreuil.